



UvA-DARE (Digital Academic Repository)

La survivance de Michelet

Creyghton, C.M.H.G.

[Link to publication](#)

Citation for published version (APA):

Creyghton, C. M. H. G. (2016). La survivance de Michelet: Historiographie et politique en France depuis 1870.

General rights

It is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), other than for strictly personal, individual use, unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

Disclaimer/Complaints regulations

If you believe that digital publication of certain material infringes any of your rights or (privacy) interests, please let the Library know, stating your reasons. In case of a legitimate complaint, the Library will make the material inaccessible and/or remove it from the website. Please Ask the Library: <http://uba.uva.nl/en/contact>, or a letter to: Library of the University of Amsterdam, Secretariat, Singel 425, 1012 WP Amsterdam, The Netherlands. You will be contacted as soon as possible.

8. La relève de la garde dans la discipline historique

Michelet dans un monde en ruines

L'issue de la Grande Guerre laisse en ruines le monde construit sur le continent européen depuis le milieu du XIX^e siècle, tant au niveau politique qu'au niveau culturel et intellectuel. Pour la France, l'un des vainqueurs, on peut difficilement parler d'une vraie victoire : de grandes parties du pays sont dévastées, une génération entière d'hommes jeunes est anéantie ou traumatisée, et quatre longues années de combat n'ont fait que déboucher sur une armistice sans gloire. Et si la Troisième République survit au cataclysme – signe de son enracinement dans les esprits –, la configuration du champ politique subit des transformations importantes : de droite à gauche, des revendications nationalistes et socialistes, voire communistes, sapent le milieu des républicains modérés et radicaux qui avait été l'élément porteur du régime. En conséquence, la discipline historique, étroitement liée à ce milieu républicain en crise, ne peut continuer à suivre le chemin sur lequel elle s'était engagée pendant les décennies avant la guerre, car la mobilisation intellectuelle de nombreux de ses membres l'a rendue aux yeux de ses critiques co-responsable du « bourrage de crâne ». Pour la jeune génération d'historiens, qui ont souvent trop bien connu la vie dans les tranchées, la question qui se pose alors est comment pratiquer l'histoire après le carnage.

À ces raisons externes à la science historique pour mettre en question ses pratiques et principes épistémologiques s'ajoutent des critiques diverses venant de l'intérieur, dont celle de Charles Péguy. Avant la fin du XIX^e siècle, cette critique épistémologique se fait déjà entendre du côté des sciences sociales ri-

vales en plein essor; la sociologie durkheimienne en premier lieu.¹ Elle devient toutefois plus urgente au début du nouveau siècle en raison des développements dans les sciences naturelles qui mènent à des interrogations épistémologiques fondamentales.² Les mathématiques probabilistes, la microphysique, la microbiologie, la découverte de la radioactivité et enfin, en 1905, les théories einsteiniennes de la relativité, de l'entropie et de la nature de la lumière contraignent à repenser quasiment tous les principes épistémologiques sur lesquels sont basées les méthodes scientifiques, mais qui ont aussi cours dans la vie quotidienne : la causalité, le déterminisme et la prévisibilité, le rapport entre objet et sujet, la conception du temps et de l'espace.³

Dans ce contexte d'incertitude profonde, le philosophe Henri Berr est en France l'un des instigateurs principaux d'un débat fécond sur la philosophie, l'histoire et les objectifs des sciences et leurs relations mutuelles. À l'encontre d'une spécialisation de plus en plus poussée, Berr part, dès sa création en 1900 de la *Revue de synthèse historique*, à la recherche de problématiques communes à toutes les sciences. Le Centre International de Synthèse, qu'il fonde en 1925, sert de lieu de rencontre et de débat interdisciplinaire ; le projet, qui se réalise sous l'augure de l'« esprit de Locarno », est d'inspiration nettement démocratique, républicaine et progressiste. Or si Berr devient ainsi incontournable dans les débats épistémologiques les plus innovateurs, ce professeur de philosophie au lycée Henri IV reste marginal au niveau institutionnel, comme le montrent bien ses échecs en 1903 et 1910 devant le Collège de France.⁴ Berr s'investit surtout dans les sciences sociales – selon lui particulièrement éparpillées –, quoique des représentants des sciences exactes participent à son centre. Dans son ouvrage théorique majeur, *La synthèse en histoire* de 1911, il donne la primauté à l'histoire comme instrument de synthèse des sciences sociales.⁵ Cela nécessite cependant une autre pratique de recherche historique que celle enseignée par la plupart des professeurs de la Sorbonne et de l'École des chartes. Berr sauve

1 Laurent MUCCHIELLI, *La découverte du social. Naissance de la sociologie en France, (1870-1914)*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui. Série Sociologie », 1998 ; Laurent MUCCHIELLI, « Aux origines de la Nouvelle histoire », in *Mythes et histoire des sciences humaines*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2004, p. 93-128.

2 Enrico CASTELLI GATTINARA, « Épistémologie, histoire et histoire des sciences dans les années 1930. 1. L'étrange théâtre », *Revue de synthèse*, 4^e série, 1, 1998, p. 9-36 ; *Ibid.*, « Épistémologie, histoire et histoire des sciences dans les années 1930. 2. Une rencontre manquée au début des *Annales* », *Revue de synthèse*, 4^e série, 1, 1998, p. 37-62 ; *Ibid.*, *Les inquiétudes de la raison. Épistémologie et histoire en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1998.

3 Voir aussi sur ce dernier aspect : Stephen KERN, *The Culture of Time and Space 1880-1918*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1983.

4 Sur son premier échec, voir le chapitre 4.

5 Henri BERR, *La synthèse en histoire. Essai critique et théorique*, Paris, F. Alcan, 1911.

donc l'histoire des aspirations annexionnistes des sciences sociales rivales telles la sociologie, la psychologie et la géographie, mais il partage en grande partie leurs critiques. En outre, dans sa conception de la synthèse historique, l'histoire risque de perdre son identité disciplinaire propre, pour ne devenir que le médiateur parmi les autres sciences sociales.

C'est pourquoi deux jeunes historiens impliqués dans les entreprises de Berr – Lucien Febvre et Marc Bloch – vont en 1929 s'émanciper en établissant leur propre revue sous le titre *Annales d'histoire économique et sociale*. Bien que les fondateurs, et notamment Febvre, aiment à la présenter comme une création ex nihilo, elle procède en réalité d'un mouvement en cours depuis une trentaine d'années au moins. L'entreprise doit beaucoup aux débats épistémologiques de la fin du siècle précédent, des contestations de Péguy et de l'œuvre de Berr, mais aussi – fait longtemps sous-estimé – des historiens méthodiques. Elle est donc à la fois une tentative de renouveler la discipline historique et de lui donner une place propre parmi les nouvelles sciences sociales s'institutionnalisant. Dans leurs textes programmatiques, Febvre et Bloch ont exprimé de façon tellement absolue leur rejet de l'approche historienne de la génération précédente qu'on s'est mis à distinguer deux voire trois « écoles » ou « paradigmes » successifs dans l'histoire de la discipline historique française, vouant à un oubli les liens intellectuels entre les historiens des années 1870-1910 et les directeurs des *Annales*. Bien que cette représentation manque de nuance, et c'est le moins qu'on puisse dire, on ne peut nier la volonté de rupture de Febvre et de Bloch, inspirée aussi par le sentiment de devoir éviter une nouvelle instrumentalisation de l'histoire à des fins de propagande.

Dans cette configuration scientifique du xx^e siècle, avec sa discipline historique renouvelée, comment Michelet peut-il encore signifier quelque chose ? Attaché au républicanisme d'avant-guerre et invoqué par les patrons d'une pratique savante remise en question, l'héritage de Michelet est de plus – souillé par sa mobilisation nationaliste pendant la guerre. Comment le rattacher à un mouvement dont la raison d'être réside en partie dans le rejet de l'histoire-arme de guerre ? Toutefois, les directeurs des *Annales*, Febvre en particulier, le revendiquent, d'abord pour des raisons de légitimation, que l'on peut décrire de politique scientifique, ensuite pour des raisons relevant du domaine épistémologique, enfin pour des raisons politiques ou civiques.⁶ Par ces trois usages de Michelet, il apparaît que Febvre ait encore un pied dans une configuration historico-politique instituée au xix^e siècle mais qui va perdre son sens à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. Sur un autre plan, il prépare le terrain de la

6 Jacques Rancière constate en outre des ressemblances au niveau de la poétique entre Michelet et les historiens des *Annales* et de la « nouvelle histoire », qu'on ne développera plus ici : Jacques RANCIÈRE, *Les mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du xx^e siècle », 1992.

discipline historique de la deuxième moitié du xx^e siècle, et en même temps l'invocation qu'elle va faire de Michelet dans les cadres de la « nouvelle histoire » et de l'histoire révolutionnaire examinées à la fin de ce chapitre.

Une arme contre les méthodiques

Les raisons de politique scientifique de s'approprier de Michelet entrent en jeu dès la création des *Annales*. L'histoire, bien connue, de cette revue commence dans la nouvelle université strasbourgeoise relativement privilégiée après la re-francisation récente, où de jeunes professeurs profitent de l'inexistence relative de pédanterie académique pour déployer une énergie créatrice remarquable.⁷ Le sentiment de vouloir couper les ponts avec le passé et prendre ses responsabilités dans ce « monde en ruines » pèse lourd dans la balance.⁸ Febvre, par exemple, saisit l'occasion de sa leçon inaugurale de 1919 pour esquisser une réflexion critique de la discipline historique : « L'histoire qui sert, c'est une histoire qui serve. Professeurs de l'Université Française de Strasbourg, nous ne sommes point les missionnaires débottés d'un Évangile national officiel, si beau, si grand, si bien intentionné qu'il puisse paraître ».⁹ Ce besoin de se défaire du carcan nationaliste suscite l'intérêt d'une collaboration internationale et un désir d'aller au-delà de l'« histoire-bataille » qui a montré si âprement ses conséquences littérales ultimes.¹⁰ Après une première tentative avortée en 1921,

7 Charles-Olivier CARBONELL et Georges LIVET (éd.), *Au berceau des Annales. Le milieu strasbourgeois, l'histoire en France au début du xx^e siècle. Actes du colloque de Strasbourg (11-13 Octobre 1979)*, Toulouse, Presses de l'Institut d'études politiques de Toulouse, 1983. Les études les plus importantes concernant (les premières années des) *Annales* sont : André BURGUIÈRE, « Histoire d'une histoire. la naissance des « Annales » », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 34-6, 1979, p. 1347-1359 ; *Ibid.*, *L'École des Annales. Une histoire intellectuelle*, Paris, Odile Jacob, 2006 ; Peter BURKE, *The French Historical Revolution. The Annales School 1929-89*, Cambridge, Polity Press, 1990 ; François DOSSE, *L'histoire en miettes. Des « Annales » à la « nouvelle histoire »*, Paris, La Découverte, coll. « Poche », n° 195, 1997 ; Traian STOIANOVICH, *French Historical Method. The Annales Paradigm*, Ithaca, Cornell University Press, 1976, à compléter avec les contributions d'Olivier Dumoulin dans : Christian AMALVI (éd.), *Les lieux de l'histoire*, Paris, Armand Colin, 2005.

8 Lucien FEBVRE, « L'histoire dans le monde en ruines », *Revue de synthèse historique*, 30, nouv. série, t. 4, 1920, p. 1-15.

9 *Ibid.*, p. 4.

10 Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le vocable d'« histoire-bataille » pour dénoncer une histoire qui se borne aux événements politiques, à la diplomatie et aux guerres, n'est pas inventé par Febvre ou Bloch. Elle semble apparaître pour la première fois sous la plume d'Amans-Alexis Monteil et est utilisée aussi par Victor Duruy. Elle date donc d'avant l'institutionnalisation de l'histoire méthodique : Amans-Alexis MONTEIL, *Histoire des Français des divers états. Ou : Histoire de France aux cinq derniers siècles. xviii^e siècle*, 3^e éd., vol. 5, Paris, W. Coquebert, C.-J. Goutier éditeurs, 1847, p. 434 ; Victor DURUY, « Instruction relative à l'enseignement de l'histoire contemporaine dans la classe de philosophie des lycées impériaux, 24 septembre

Febvre et Bloch lancent en 1929 les *Annales*, revue d'histoire économique et sociale à couverture internationale conçue comme une plateforme d'une communauté animée de chercheurs. Les directeurs recrutent un comité de rédaction très interdisciplinaire, comportant un sociologue durkheimien, un économiste, un politologue, un géographe et plusieurs historiens de différents spécialismes.¹¹ Au défi posé à l'histoire par l'émergence de la sociologie, ils répondent en reprenant la prépondérance dans le renouveau des sciences humaines, en assumant les propositions durkheimiennes qu'ils replacent sous la bannière de l'histoire et en absorbant ainsi des projets concurrents. Sans jamais exposer un programme de recherche élaboré – l'éditorial de deux pages contraste remarquablement avec celui de la *Revue historique* de 1876 à laquelle ils s'opposent – les directeurs font des *Annales* dans leur intégralité une sorte de programme. D'où l'importance de la rubrique de critique de livres qui sert aux directeurs à démontrer leurs critères historiographiques, par le biais de l'éloge – plutôt rare – ou du blâme du travail des autres.¹²

Les traits les plus importants de l'histoire que Febvre et Bloch préconisent se résument en trois points : l'histoire-problème – c'est-à-dire une recherche historique partant d'un questionnement déterminé dont on déduit une stratégie de recherche précise, au lieu de l'examen éparpillé des sources –, l'histoire de la vie humaine dans ses expressions les plus diverses – contre une histoire bornée aux développements politiques – et enfin la collaboration avec d'autres disciplines scientifiques.¹³ Ceci explique que Bloch et Febvre se focalisent sur l'histoire économique et sociale, qu'ils considèrent plus propice que l'histoire politique pour prendre en compte la réalité totale de la vie humaine.¹⁴ Le premier de ces principes doit en particulier être considéré comme une réponse à la critique de Péguy que la méthode historique des positivistes n'offre pas de critères de sélection parmi la masse énorme des faits du passé. Une quatrième exigence que formulent les deux directeurs quant à l'histoire est que ses problèmes doivent découler d'une confrontation avec le monde actuel et des questions qu'il impose, ainsi que l'enquête historique soit guidée un dialogue entre le présent et le passé. Le souci, surtout épistémologique, d'une histoire guidée

1863 », in *Circulaires et instructions officielles relatives à l'instruction publique. 6. Années 1863-1869*, Paris, Jules Delalain, 1870, p. 27.

11 Pour la composition du comité de rédaction, voir le facsimilé du prospectus des *Annales* dans : Marc BLOCH et Lucien FEBVRE, *Correspondance*, vol. 1, Bertrand MÜLLER (éd.), Paris, Fayard, 1994, p. 44-45.

12 Bertrand MÜLLER, *Lucien Febvre. Lecteur et critique*, Paris, Albin Michel, 2003.

13 P. BURKE, *The French Historical Revolution. The Annales School 1929-89...*, op. cit., p. 2.

14 Lucien FEBVRE, « Propos d'initiation. Vivre l'histoire », *Mélanges d'histoire sociale*, 3, 1943, p. 6-7.

par des problèmes bien définis se joint donc à une préoccupation du présent qui relève d'une réflexion sur la tâche de l'historien dans la cité.

En plus de ces traits communs, les *Annales* se caractérisent par un « esprit qui lui est propre », revendiqué dès le premier numéro.¹⁵ Le mot, volontiers plus vague qu'« identité disciplinaire », rappelle le dynamisme que recherchent les deux rebelles autoproclamés : « [U]n esprit fait d'attention scrupuleuse à l'exactitude ; de curiosité ouverte pour les idées ; et, surtout, d'un constant souci d'entraide entre compagnons de labeur », qui est nourri par « la formation, toute spontanée, d'un noyau fidèle de jeunes hommes ». ¹⁶ Par cette revendication, Febvre et Bloch créent dès le début un mythe fondateur, qui trompe la réalité non seulement dans le sens que cet « esprit des *Annales* » n'est aucunement de génération spontanée, mais aussi qu'il dissimule les sérieuses difficultés des premières années pour rentabiliser l'affaire, de trouver un public suffisamment large et de recueillir assez de contributions de qualité satisfaisante.¹⁷ Comme tout esprit de corps disciplinaire, celui des *Annales* est une construction favorisant l'acquisition de légitimité académique, qui dans ce cas paraît fabriqué bien intentionnellement, en dépit de la posture de franc-tireur cultivée par Febvre et Bloch. Cette position leur permet de faire une critique plus rigoureuse de la discipline historique existante, afin, bien entendu, de la prendre en main. En effet, il faut chercher l'explication de leur réussite dans le fait qu'ils n'ont pas voulu abolir la puissante histoire scientifique, qu'ils ont tous les titres pour s'ériger en porte-paroles et que, malgré l'exclusion qu'ils subissent, selon eux, ils agissent toujours du dedans.¹⁸ Avec les *Annales*, ils veulent supplanter la *Revue historique* de Monod, mais pas l'histoire elle-même.

Les « combats pour l'histoire » de Febvre et de Bloch ont masqué longtemps que leurs positions n'étaient pas si périphériques qu'ils ont bien voulu le faire croire.¹⁹ Tous les deux conduisent des carrières tout à fait classiques et même exemplaires, de l'École normale supérieure à l'agrégation et l'université, accédant au Collège de France pour Febvre et à la Sorbonne pour Bloch. De-

15 Marc BLOCH et Lucien FEBVRE, « À nos lecteurs », *Annales d'histoire économique et sociale*, 1-1, 1929, p. 1.

16 Marc BLOCH et Lucien FEBVRE, « À nos lecteurs », *Annales d'histoire économique et sociale*, 10, n° 54, 1938, p. 481-482.

17 La correspondance de Febvre et de Bloch, surtout dans la deuxième moitié des années 1930, fournit beaucoup de renseignements : Marc BLOCH et Lucien FEBVRE, *Correspondance*, vol. 1 et 2, Bertrand MÜLLER (éd.) Paris, Fayard, 1994-2003.

18 A. BURGUIÈRE, *L'École des Annales. Une histoire intellectuelle...*, *op. cit.*, p. 10-13 ; F. DOSSE, *L'histoire en miettes. Des « Annales » à la « nouvelle histoire »...*, *op. cit.*, p. 64-77.

19 C'est le titre que Febvre donne à un recueil de ses textes programmatiques les plus importants : Lucien FEBVRE, *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1953, republié dans : *Ibid.*, *Vivre l'histoire*, Brigitte MAZON et Bertrand MÜLLER (éd.), Paris, Robert Laffont / Armand Colin, coll. « Bouquins », 2009.

puis Strasbourg, cet avant-poste de la capitale, ils contribuent régulièrement aux grandes revues de la discipline qu'ils fustigeront plus tard, la *Revue historique* et la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*. Que Bloch n'ait pas reçu la reconnaissance ultime qu'il ambitionne sous forme d'une chaire au Collège de France a probablement plus à voir avec l'antisémitisme à peine déguisé qui y règne qu'avec la désapprobation de son travail d'historien.²⁰ Si Febvre et Bloch ont le sentiment d'être isolés et de ne pas obtenir beaucoup de coopération, c'est certainement parce qu'ils mettent la barre extrêmement haut, rejetant toute contribution qui ne remplit pas leurs exigences rigoureuses. Du reste, il faut voir dans les escarmouches souvent acerbes de Febvre en particulier une attitude qu'il cultive pour renforcer l'esprit de corps face à un ennemi qu'il a créé lui-même et un trait singulier de sa façon de penser. Ses attaques les plus virulentes contre l'histoire méthodique des années 1930 et 1940 sont donc non pas le signe qu'on l'exclut du monde universitaire, mais plutôt des tentatives de circonscrire une approche scientifique s'institutionnalisant par un penseur qui arrive mieux à formuler ses idées en opposition à celles des autres que de les communiquer sous forme d'un exposé méthodologique serein.

En dépit de ce militantisme, ces avant-gardistes ne peuvent se défaire totalement des traditions disciplinaires et de la mémoire culturelle académique dont ils héritent. Pour écrire leur version de l'histoire disciplinaire, Febvre et Bloch vont pêcher dans le même vivier que la génération qui les précède. Le mimétisme va jusqu'au choix de la figure du père, car c'est bien Michelet qu'ils vont élire en tant que tel. Dans un article dédié à la mémoire de Bloch tué à la guerre, Febvre passe en revue Taine, Renan et Fustel de Coulanges pour ne retenir, à côté de Plutarque, que Michelet comme « le grand prêtre de [...] cette évocation des morts, des pauvres morts qu'il gorgeait de son sang pour leur rendre la vie ». ²¹ Cette récupération du père de l'histoire vanté par les historiens contre lesquels les *Annales* se révoltent ne peut évidemment pas aller de soi et nécessite une modification de l'image de Michelet. La solution consiste à effacer de la mémoire la référence michelétienne chez les historiens méthodiques. Après la mort de Monod, personne ne pouvait l'éviter, sauf, peut-être, Henri Hauser qui d'ailleurs participe dès le début aux *Annales* sans en partager l'esprit de combat. Le succès de la démarche peut être mesuré au fait qu'aujourd'hui l'on sait plus que Michelet a été invoqué par les *Annales* et la « nouvelle histoire » qu'on ne connaît l'importance qu'il a eue pour Monod.

20 Sur l'antisémitisme au Collège de France : M. BLOCH et L. FEBVRE, *Correspondance*, vol. 2 ..., *op. cit.*, p. 375. Voir aussi : Marleen WESSEL, « De persoonlijke factor », *Skript*, 7-4, 1985, p. 251-262.

21 Lucien FEBVRE, « De l'histoire au martyre. Marc Bloch 1886-1944 », *Annales d'histoire sociale. Hommages à Marc Bloch*, I, 1945, p. 7.

L'allure militante des *Annales* est en effet un piège pour les historiographes. En 1947, Febvre devient le premier directeur de la nouvelle VI^e section destinée aux sciences sociales de l'École pratique des hautes études qui deviendra le lieu de ralliement des historiens, des sociologues et plus tard des anthropologues travaillant dans la tradition des *Annales*.²² Cette prise de pouvoir dans la discipline, sa consécration dans l'enseignement et le triomphe international à partir des années 1950 ont mené à une réécriture progressive de l'histoire disciplinaire suivant le schéma élaboré par Febvre. Sans percer les intérêts stratégiques pour lesquels ce schéma a été mis au point, bon nombre d'historiographes l'ont repris et parlent volontiers de la « rupture fondatrice » ou la « rupture épistémologique » de 1929 qui aurait mené à un nouveau « paradigme », « école » ou « mouvement ».²³ La volonté de Febvre de faire oublier la génération qui le précède se reflète par une attention historiographique relativement faible de cette période, tandis que les protagonistes des *Annales* ont tous eu droit à leurs biographies et qu'on a mis en chantier de grands projets pour l'édition de correspondances et des cours des deux fondateurs. Ce biais est dû en partie au fait que maints historiographes qui ont travaillé sur le phénomène des *Annales* ont été eux-mêmes affiliés au mouvement et manquent parfois de distanciation critique. L'histoire des *Annales*, c'est souvent leur propre histoire, avec laquelle ils déterminent leur place dans la filiation disciplinaire. Certes, le rayonnement international de la revue et de l'École des hautes études sont tout à fait remarquables, mais cela ne rend que plus importante la question des antécédents de cette réussite. Or, bien qu'André Burguière, alors directeur de la revue, ait posé déjà en 1979 que l'apparition des *Annales* n'était « ni nécessaire ni attendue », on a commencé relativement récemment à mettre plus systématiquement des

22 Brigitte MAZON, *Aux origines de l'École des hautes études en sciences sociales. Le rôle du mécénat américain (1920-1960)*, Paris, Cerf, 1988 ; Lutz RAPHAEL, *Die Erben von Bloch und Febvre. « Annales »-Geschichtsschreibung und « nouvelle Histoire » in Frankreich, 1945-1980*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1994, p. 150-205.

23 « Rupture fondatrice » : Jacques REVEL, « Histoire et sciences sociales. Les paradigmes des Annales », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 34-6, 1979, p. 1360 ; « rupture épistémologique » : F. DOSSE, *L'histoire en miettes. Des « Annales » à la « nouvelle histoire »...*, *op. cit.*, p. 89 ; « paradigme » : T. STOLANOVICH, *French Historical Method. The Annales Paradigm...*, *op. cit.* et J. REVEL, « Histoire et sciences sociales »..., *op. cit.*, qui précise : « une série de paradigmes », p. 1362 ; « école » : A. BURGUIÈRE, *L'École des Annales. Une histoire intellectuelle...*, *op. cit.* ; Hervé COUTAU-BÉGARIE, *Le phénomène nouvelle histoire. Grandeur et décadence de l'école des Annales*, 2^e éd. renouvelée, Paris, Economica, 1989 ; « mouvement » : P. BURKE, *The French Historical Revolution. The Annales School 1929-89...*, *op. cit.*, p. 2 et encore J. REVEL, « Histoire et sciences sociales »..., *op. cit.*, p. 1361. Pour un bilan critique et plus complet de l'historiographie des *Annales*, dans lequel cette question est discutée de façon détaillée : Lutz RAPHAEL, « Zwischen wissenschaftlicher Innovation und Politischem Engagement. Neuerscheinungen zur Geschichte des frühen Annales-Schule », *Francia. 19./20. Jahrhundert*, 19-3, 1992, p. 103-108. Voir aussi le chapitre 4, surtout la note 13. Tous les auteurs français cités ci-dessus sont affiliés aux *Annales* ou à la « nouvelle histoire », à l'exception de Coutau-Bégarie et Dosse, dont surtout le premier entend une déconstruction du phénomène.

points d'interrogation à la représentation téléologique d'une histoire à succès qui soit écrite dans les étoiles et à déceler ce qu'il y a de stratégique et de provocateur dans les campagnes de Febvre et de Bloch contre leurs collègues aînés.²⁴ Quoique l'approche historienne de Bloch ait fait école plus que celle de Febvre, ce dernier, qui a déterminé la politique de la revue après la guerre et mené son institutionnalisation en école, a particulièrement marqué de son empreinte le canon disciplinaire.²⁵

Pour Febvre, Michelet devient le « saint patron », que, dès 1932, il va invoquer à tort et à travers dans des comptes rendus qui lui servent à combattre les historiens « historisants ».²⁶ Il fait par exemple appel à l'historien romantique quand il discute d'une série d'œuvres d'histoire nationale pour le grand public, quand il éreinte un atlas historique allemand, jauge une étude sur Louis XI ou loue un recueil de Bloch.²⁷ Et s'il ne le cite pas littéralement, il glisse parfois dans ses textes des phrases dont le connaisseur reconnaît l'origine michelétienne, comme par exemple dans un compte rendu : « ce qui manque surtout, c'est la France. La France charnelle ».²⁸ Reprenant à son compte les objections déjà formulées en 1903 par Simiand, Febvre reproche aux historiens méthodiques d'écrire une histoire politique qui n'a aucun sens pour le présent et qui fait abstraction de l'homme. Ce biais politique découle de la présomption

24 A. BURGUIÈRE, « Histoire d'une histoire »..., *op. cit.*, p. 1347 ; A. BURGUIÈRE, *L'École des Annales. Une histoire intellectuelle...*, *op. cit.*, p. 56. Voir en outre : L. RAPHAEL, « Zwischen wissenschaftlicher Innovation und Politischem Engagement: Neuerscheinungen zur Geschichte des frühen Annales-Schule »..., *op. cit.* et les études examinées dans cet article.

25 Même si Charles Morazé et Pierre Auger ont fait la majeure partie du travail d'organisation de la VI^e section, comme l'a montré Brigitte Mazon, c'est Febvre qui, par sa notoriété publique en tant que professeur au Collège de France et par sa fonction prééminente de directeur, est devenu la personnification de cette institution.

26 L'expression « saint patron » est empruntée à Pierre NORA, « Le troisième homme », *L'ARC*, 52, 1973, p. 54. « Histoire historisante » apparaît pour la première fois dans : Louis HALPHEN et Henri BERR, « Histoire traditionnelle et synthèse historique », *Revue de synthèse historique*, 23-2, n^o 68, 1911, p. 121-130. Première publication de Febvre sur Michelet : Lucien FEBVRE, « Michelet », in E. SELIGMAN (éd.), *International Encyclopedia of the Social Sciences*, New York, Macmillan, 1933, vol.10, p. 405-406.

27 Lucien FEBVRE, « De la France à l'Europe. Histoires, psychologies et physiologies nationales », *Annales d'histoire économique et sociale*, 4-14, 1932, p. 199 ; *Ibid.*, « Noir-blanc. Un atlas scolaire allemand », *Annales d'histoire économique et sociale*, 6-30, 1934, p. 581 ; *Ibid.*, « Histoire, sociologie et science économique », *Annales d'histoire économique et sociale*, 9-46, 1937, p. 403 ; *Ibid.*, « Activité politique ou histoire économique. À Propos de Louis XI », *Annales d'histoire sociale*, 3-1/2, 1941, p. 40. Cette habitude se poursuit après la guerre, par exemple dans : *Ibid.*, « Renan retrouvé », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 4-2, 1949, p. 202 ; *Ibid.*, « Italie. Sur le lit de Procuste », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 5-3, 1950, p. 413.

28 Lucien FEBVRE, « Histoires et géographies de la France », *Annales d'histoire sociale*, 1-2, 1939, p. 198.

que l'action politique est la force directrice du développement historique.²⁹ Une autre lui est étroitement liée : l'idée que le cadre naturel de l'action politique et donc l'unité logique d'étude historique soit la nation, une présupposition qui justifie la nation idéologiquement et obscurcit son caractère contingent et construit. Qui plus est, les méthodiques partagent au fond ces présomptions avec l'histoire vulgarisatrice de l'extrême droite, qui dans ces années atteint des succès immenses de librairie.³⁰ Quand Febvre fustige le « politique d'abord » dans l'*Histoire sincère de la Nation française* de Charles Seignobos, il reprend délibérément la devise de Charles Maurras.³¹ Contre cette « forme de l'histoire qui n'est pas la nôtre » Febvre et Bloch opposent une « histoire humaine, totalitaire et articulée à la fois, synthétique et vivante ». ³² Ainsi, l'histoire des *Annales* serait non seulement scientifiquement plus avancée que celle des méthodiques, mais aussi plus démocratique et répondrait mieux aux interrogations du public. Febvre ramène cette histoire totalitaire et humaine à Michelet, faisant de lui une arme contre « les résistances à l'œuvre des *Annales* » contre lesquelles il continue à lutter jusqu'à la fin de sa vie.³³ Si l'histoire méthodique est, pour employer des termes de Michelet, à la fois « trop peu matérielle » et « trop peu spirituelle », Febvre veut y opposer, tout comme Michelet jadis, une histoire à vivre : « [C]e que tentait Michelet, avec son autorité et l'ardeur de sa parole et le rayonnement de son génie c'est bien cependant, toutes proportions gardées, ce que je voudrais tenter avec vous [...] : vous donner le sentiment qu'on peut vivre sa vie en étant historien ». ³⁴

29 Marleen WESSEL, « The Politics of Scholarship. Lucien Febvre between Seignobos and Marx », *Rivista di storia della storiografia moderna*, 8-1, 1987, p. 73-91.

30 Voir le chapitre 6. Febvre s'en rend compte dans : Lucien FEBVRE, « L'histoire en France dans les dix dernières années », *Science*, 1936, republié in Bertrand MÜLLER, « « Histoire traditionnelle » et « histoire nouvelle ». Un bilan de combat de Lucien Febvre », *Genèses*, 34-1, 1999, p. 139-143.

31 Lucien FEBVRE, « Entre l'histoire à thèse et l'histoire manuel. Deux esquisses récentes d'histoire de France. M. Benda, M. Seignobos », *Revue de synthèse*, 5-3, 1933, p. 231. Febvre a coupé ce passage remarquable dans la version de *Combats pour l'histoire* qui est reprise dans *Ibid.*, *Vivre l'histoire...*, *op. cit.*, p. 71-88. Il fait le reproche du « politique d'abord » aussi dans : *Ibid.*, « De la France à l'Europe. Histoires, psychologies et physiologies nationales »..., *op. cit.*, p. 207.

32 Lucien FEBVRE, « Sur une forme d'histoire qui n'est pas la nôtre », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 3-1, 1948, p. 21-24 ; Lucien FEBVRE, « Pro domo nostra : à quoi sert la critique? », *Annales d'histoire économique et sociale*, 8-37, 1936, p. 55.

33 Lucien FEBVRE, « Marc Bloch : dix ans après », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 9-1, 1954, s.p. Première invocation de Michelet repérée : Lucien FEBVRE, « L'histoire économique et la vie : leçon d'une exposition », *Annales d'histoire économique et sociale*, 4-13, 1932, p. 4.

34 L. FEBVRE, « Propos d'initiation. Vivre l'histoire »..., *op. cit.*, p. 8. Citation de Jules MICHELET, « Préface de 1869 », in *Ibid.*, *Œuvres complètes*, 4, Paul VIALLANEIX et Robert CASANOVA (éd.), Paris, Flammarion, 1974, p. 13.

Cette appropriation s'exprime au niveau langagier par l'usage d'un pronom possessif. Pour parler des *Annales*, il arrive à Febvre dans les années 1950 d'utiliser le pronom personnel « nous » et « notre livre de famille ». ³⁵ De même, il dit volontiers « notre Michelet » ou « notre grand Michelet ». ³⁶ Aussi la métaphore du père — ou plutôt « grand-père », pour contraster Michelet de la génération de ses « pères » — apparaît-elle sous sa plume : « 1834 : l'histoire était jeune. L'histoire était conquérante. L'histoire était humaine. L'histoire n'était pas rongée par cette lèpre des petits érudits à courte vue, faisant vertu professionnelle de leur manque total d'idées, de curiosités et de sympathies en décrétant : [...] Michelet a fait des fautes dans ses compositions en histoire. 2 sur 20 à l'élève Michelet. [...] Nos grands-pères étaient des hommes bien intelligents. Nos pères se sont défendus de l'être ». ³⁷ Si Febvre ne peut pas se flatter d'une relation personnelle avec Michelet, ces énoncés signalent toutefois qu'il considère les *Annales* comme son unique héritier. Tout comme chez Monod, la métaphore du père dévoile une relation qui est aussi bien émotionnelle qu'intellectuelle. Ce n'est pas un hasard si ce langage familial apparaît pour la première fois au moment où Febvre doit annoncer la mort violente de Bloch. ³⁸ La guerre, la confusion générale qui marque cette période, la perte de son compagnon d'armes et ensuite le processus délicat de réinventer la revue et la formation d'une « école » provoquent chez lui une plus grande implication personnelle qu'avant. De plus l'institution de la VI^e section suscite une nouvelle articulation de l'esprit du corps qu'avaient cultivé Febvre et Bloch depuis 1929. Toutefois, quand Febvre dit « père », cela ne devient jamais aussi personnel que chez Monod. Michelet est pour Febvre un « Père de l'Histoire — au sens où il y a des Pères de l'Église », une autorité donc, l'auteur d'une œuvre à laquelle on se réfère éternellement. ³⁹

35 Par exemple : Lucien FEBVRE, « In memoriam. Marcel Mauss », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 5-4, 1950, p. 501 ; « notre livre de famille » : *Ibid.*, « Sisyphe et les géographes », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 5-1, 1950, p. 90.

36 Par exemple : L. FEBVRE, « Italie. Sur le lit de Procuste »..., *op. cit.*, p. 413 ; *Ibid.*, « Montalembert, ce « romantique » », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 6-1, 1951, p. 118 ; *Ibid.*, « Léonard de Vinci savant », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 9-2, 1954, p. 241 ; « notre grand Michelet » : *Ibid.*, « Images et impressions: Pierre Teilhard de Chardin », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 11-2, 1956, p. 195.

37 Lucien FEBVRE, « Biologie, sociologie, alimentation. Note additionnelle », *Mélanges d'histoire sociale*, 6, 1944, p. 40.

38 Lucien FEBVRE, « Marc Bloch fusillé... », *Mélanges d'histoire sociale*, 6, 1944, p. 5-8.

39 L. FEBVRE, « Biologie, sociologie, alimentation »..., *op. cit.*, p. 39.

Lucien Febvre, élève de Monod

Dans les archives de Febvre se trouve un « tableau d'attaches intellectuelles » que celui-ci a probablement établi vers la fin de sa vie.⁴⁰ Bien que le document renseigne certainement sur la formation de son auteur, il articule surtout comment Febvre veut se positionner dans le champ de la discipline historique. Dans ce sens, ce tableau, qui ressemble un arbre généalogique, peut être considéré comme le canevas d'une histoire disciplinaire : c'est une construction auto-justificatrice et le résultat du tri que Febvre a fait au cours de son cheminement intellectuel. C'est pourquoi ce qui y est passé sous silence est au moins aussi intéressant que ce qui y est dit. Comme on pouvait s'y attendre, le tableau montre l'influence des revues innovatrices du début du siècle et leurs initiateurs, la *Revue de synthèse* et *L'Année sociologique*. Febvre se situe parmi ses collègues de la même classe d'âge et donne une prééminence aux échanges avec Bloch. Il donne sa juste place à Lucien Lévy-Bruhl, chez qui Febvre a trouvé la notion de « mentalité » et à Camille Jullian, qui, dit-il, lui a appris l'art de la critique des livres. Le plus frappant pourtant est la sélection que Febvre fait dans la génération de ses maîtres directs : à part Jullian, il ne mentionne aucun des historiens méthodiques, ses anciens professeurs qui dominaient le champ disciplinaire au moment où Febvre y faisait ses premiers pas. Même son directeur de thèse manque à l'appel. Le seul autre historien retenu est l'étranger Pirenne dont il n'a pas suivi l'enseignement ; on y trouve par contre le géographe Paul Vidal de La Blache, le linguiste Antoine Meillet et le mathématicien Antoine-Auguste Cournot dont les idées sur la philosophie de l'histoire l'ont influencé. L'autre chose frappante c'est la place tout à fait prépondérante de Michelet, avec lequel il se lie d'un lien solide pour faire apparemment de ce « grand-père » une figure de parrain à défaut de père.

Cependant, ce « père », son directeur de thèse, a bel et bien existé, mais Febvre l'omet. C'est Monod, dont Febvre, depuis son entrée à l'École normale supérieure en 1899 jusqu'à sa soutenance en décembre 1911, a été l'un des derniers élèves. Il lui a dédié sa thèse sur *Philippe II et la Franche-Comté*.⁴¹ Bien

40 Ce document a figuré dans une exposition dans la Bibliothèque nationale en 1978, où François Dosse l'a vu. Il est reproduit dans : F. DOSSE, *L'histoire en miettes. Des « Annales » à la « nouvelle histoire »...*, op. cit., p. 43. Les archives de Febvre sont actuellement conservées à l'École des hautes études en sciences sociales où ils sont mis en dépôt par les Archives nationales. Auparavant ils ont été donnés par la famille à l'IMEC, puis redemandés. Ils sont jusqu'à présent très peu ouverts à des chercheurs en raison de réticences de la famille à y donner accès, encore renforcées après la controverse de 1995 sur le rôle de l'historien pendant la Seconde Guerre mondiale (voir pour cela plus loin). C'est pourquoi je n'ai malheureusement pas pu consulter moi-même les documents personnels et les manuscrits des cours de Febvre.

41 Lucien FEBVRE, *Philippe II et la Franche-Comté. La crise de 1567, ses origines et ses conséquences. Étude d'histoire politique, religieuse et sociale*, Paris, Honoré Champion, 1911, dédicace : « À mon maître Gabriel Monod. À mon ami Henri Wallon ».

Due to copyright restrictions, the image inserted here in the printed thesis cannot be reproduced in the digital thesis.

Image 17 : Tableau d'attaches intellectuelles de Lucien Febvre, archives de Lucien Febvre, EHESS. Reproduit dans : François DOSSE, *L'histoire en miettes. Des « Annales » à la « nouvelle histoire »*, Paris, La Découverte, coll. « Poche », n° 195, 1997, p. 43.

qu'il n'ait jamais senti le besoin de diriger ses « combats » contre celui qu'il appelait ça et là dans ses écrits son « vieux maître », il ne fait jamais non plus le bilan de ce qu'il doit à Monod.⁴² En effet, dès sa leçon inaugurale strasbourgeoise, il y a des tensions entre sa biographie telle qu'il la présente et telle qu'elle a été. Ces tensions se reflètent dans les *Annales*, où son manque de reconnaissance envers les historiens plus âgés contraste, par exemple, avec la présence de Hauser dans le comité de rédaction. Bloch — plus enclin à rendre hommage à ses maîtres — publie un compte rendu élogieux d'un recueil de Jullian, dans lequel « le programme même des *Annales* » serait mis en œuvre.⁴³ Et si Bloch admet sans ambages avoir « subi un bain de fustélianisme, qui sans doute m'imprègne encore » et prend à un moment de crise même la défense de Seignobos, Febvre ne rend guère que des hommages implicites à Monod.⁴⁴

42 Par exemple : Lucien FEBVRE, « Comment Jules Michelet inventa la Renaissance », in *Ibid.*, *Vivre l'histoire...*, *op. cit.*, p. 889 ; Lucien FEBVRE, « Vers une autre histoire », in *Ibid.*, *Vivre l'histoire...*, *op. cit.*, p. 361 ; Lucien FEBVRE, *Michelet, créateur de l'histoire de France. Cours au Collège de France, 1943-1944*, Brigitte MAZON et Yann POTIN (éd.), Paris, La librairie Vuibert, 2014, p. 103 et 258.

43 Marc BLOCH, « Un enseignement. M. Camille Jullian au Collège de France », *Annales d'histoire économique et sociale*, 2-8, 1930, p. 562.

44 « Lettre de Marc Bloch à Lucien Febvre, 24 août 1934 », in M. BLOCH et L. FEBVRE, *Correspondance*, vol. 2 ..., *op. cit.*, p. 148. « Lettre de Marc Bloch à Lucien Febvre, 22 juin 1938 », in Marc BLOCH et Lucien FEBVRE, *Correspondance*, vol. 3, Bertrand MÜLLER (éd.), Paris, 2003, p. 26.

Or, dans sa volonté de réorienter la discipline historique depuis la position de directeur de revue, Febvre imite la trajectoire de Monod, la *Revue historique* étant même directement ciblé par les *Annales*. Et tout comme Monod inscrivait sa revue dans la longue tradition de la discipline historique en y publiant en 1876 un cours de Michelet, Febvre en 1954 insère dans la sienne deux lettres de Fustel de Coulanges à Monod et profite de l'occasion pour placer les *Annales* sous la quadruple égide de Fustel, Monod, Ferdinand Lot et Bloch.⁴⁵ Le silence relatif de Febvre sur son maître a fait cependant que peu d'historiographes sont parvenus à reconnaître l'importance du legs de Monod dans son œuvre.⁴⁶ Cependant, pour évaluer à quel point Febvre suit les lignes tracées par la génération avant lui et pour comprendre son parcours intellectuel, il faut compléter la démarche négative tentée par André Burguière de percer la posture polémique de Febvre, par une autre, positive celle-ci qui consiste à revaloriser les apports de Monod.⁴⁷ Ce détour par l'héritage de Monod va en fin de compte permettre une compréhension plus profonde de la référence michelétienne chez Febvre.

Car, cette continuité intellectuelle entre Monod et Febvre existe bel et bien : nommé à la chaire de Strasbourg, Febvre présente un programme tout à fait similaire à celui de son directeur de thèse dans son « manifeste » de 1876 pour la *Revue historique*. Il dit vouloir ériger l'histoire en science afin qu'elle ne soit pas la marionnette des intérêts politiques — ambition qui tout comme chez Monod contient une critique à l'adresse de ses devanciers.⁴⁸ En outre, en 1919, Febvre croit à la possibilité d'une histoire englobante qui établirait des lois — c'est-à-dire des régularités dans des séries de faits historiques —, mais reconnaît comme Monod qu'à ce moment-là la science n'est pas encore assez avancée pour s'y hasarder. Cela explique aussi pourquoi chez les deux historiens, l'ambition de la synthèse fonctionne toujours comme un contrepoids critique au travail quotidien, consistant à faire des études de détail, du plus grand nombre des historiens. C'est un travail utile, mais préparatoire au vrai projet de la science historique.⁴⁹ Si Febvre, dans des textes ultérieurs, fait quelque peu marche arrière et préfère appeler l'histoire une « étude scientifiquement conduite », il se rapproche d'autant plus du Monod des dernières années qui s'essayait à

45 FUSTEL DE COULANGES, « Psychologies d'historiens. Deux lettres de Fustel de Coulanges à Gabriel Monod et une lettre de Ferdinand Lot sur Fustel », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 9-2, 1954, p. 149. Voir aussi le chapitre 4.

46 Hans Mann est une exception à cette règle : Hans MANN, *Lucien Febvre. La pensée vivante d'un historien*, Paris, Armand Colin, 1971, p. 62-63 et 68-70.

47 A. BURGUIÈRE, « Histoire d'une histoire »..., *op. cit.* ; Burguière amorce lui-même une telle approche en insérant l'histoire des mentalités dans une tradition issue du XIX^e siècle dans : A. BURGUIÈRE, *L'École des Annales. Une histoire intellectuelle*..., *op. cit.*, p. 82-98.

48 L. FEBVRE, « L'histoire dans le monde en ruines »..., *op. cit.*, p. 5.

49 *Ibid.*, p. 5-6.

développer une nouvelle synthèse historique en empruntant des concepts à la psychologie, notamment.⁵⁰

Après avoir établi une abondance de « faits » concernant le passé, la véritable tâche de l'historien consisterait, selon Febvre, à reconstruire l'« outillage mental » d'une époque, la mentalité collective qui forme la structure psychologique profonde derrière les comportements, la pensée et les émotions des hommes vivant une certaine époque historique. L'historien accède à cette constitution psychologique spécifique d'une époque par l'étude de cas de la vie et l'œuvre d'un personnage historique individuel mais significatif. Cette approche sera expérimentée par Febvre sur l'histoire des mentalités du XVI^e siècle en ce qui concerne Luther et Marguerite de Navarre et dans l'œuvre maîtresse *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*.⁵¹ Dans l'histoire des mentalités que préconise Febvre, le fait individuel reste donc le point de départ de l'écriture historique, autrement que dans l'œuvre de Bloch qui, dans le sillage de Fustel, développe une approche plus proche de la sociologie durkheimienne.⁵² Febvre reconnaît à plusieurs reprises que sa conception d'une « psychologie historique » doit beaucoup à son condisciple de l'École normale supérieure et petit-fils de l'historien du même nom, le psychologue Henri Wallon, qui dans son œuvre, démontrait comment rendre fructueuse l'enquête psychologique dans l'étude de la société.⁵³ Sa position sur la synthèse porte, de plus, l'empreinte des discussions qui avaient lieu au Centre de synthèse de Berr, où il était impliqué depuis 1905. Mais cela n'empêche que c'était son maître Monod qui, le premier, l'avait mis sur la route d'une synthèse historique par l'analyse psychologique. Et comme lui, pour justifier sa méthode et situer son approche dans l'évolution de la discipline historique, il les rapporte à l'œuvre du grand ancêtre Michelet.

Au cours des années 1930, décennie dans laquelle Febvre met au point son histoire des mentalités et travaille à ses ouvrages principaux, il va invoquer

50 La formulation « scientifiquement conduite » se trouve par exemple dans : L. FEBVRE, « Propos d'initiation. Vivre l'histoire »..., *op. cit.*, p. 8.

51 Lucien FEBVRE, *Martin Luther, un destin*, Paris, Rieder, coll. « Christianisme », n° 27, 1928 ; *Ibid.*, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité, synthèse collective, 2^{ème} section », n° 53, 1942 ; *Ibid.*, *Autour de l'Heptaméron. Amour sacré, amour profane*, Paris, Gallimard, 1944.

52 Depuis les travaux d'André Burguière et autres, on mesure mieux les divergences entre les approches de Febvre et de Bloch, notamment quand il s'agit de l'interprétation du concept de mentalité : André BURGUIÈRE, « La notion de mentalités chez M. Bloch et L. Febvre », *Revue de Synthèse*, 3^{ème} série, n° III, 1983, p. 333-348 ; Florence HULAK, *Sociétés et mentalités. La science historique de Marc Bloch*, Paris, Hermann, 2012.

53 Voir par exemple : Lucien FEBVRE, « Méthodes et solutions pratiques. Henri Wallon et la psychologie appliquée », *Annales d'histoire économique et sociale*, 3-10, 1931, p. 261-265 ; *Ibid.*, « La sensibilité et l'histoire. Comment reconstituer la vie affective d'autrefois ? », *Annales d'histoire sociale*, 3-1/2, 1941, p. 5-20.

de plus en plus fréquemment Michelet comme un devancier sur le plan de la méthode et de l'épistémologie historique. Dans un cours sur Michelet en 1942, il proclame que « [l]a synthèse de l'historien [...] ne peut s'opérer qu'au dedans de lui. Elle met en présence les uns des autres des éléments morts, du passé qui fut du présent vivant et qui a cessé de vivre, le problème étant de reconstituer la vie telle qu'elle fut quand ces éléments n'étaient pas morts mais vivants. Il s'agit donc d'une synthèse du chimiste, mais dans la pensée de l'opérateur, dans la pensée de l'historien. Et la cornue ici, c'est, faut-il dire le cœur, ou l'esprit ou l'âme de l'historien ? Disons sa personnalité. C'est là, dans la chaleur même de cette personnalité, que l'historien doit opérer la fusion des éléments divers que l'analyse a isolés — mais avec quoi il s'agit de recomposer la vie par synthèse ».⁵⁴ Par ces réflexions sur le rôle actif de l'imagination de l'historien dans la reconstitution de la vie du passé, il poursuit le chemin tracé par Monod : celui-ci avait traduit l'histoire totale michelétienne en une histoire psychologique où l'historien obtient accès au monde mental des gens du passé en usant d'imagination. Il avait ainsi rendu opérationnelle la « méthode intime » de Michelet dans le cadre de l'histoire scientifique imprégnée des sciences sociales de la fin du XIX^e siècle. Febvre, à son tour, y intègre les acquis méthodologiques de la science psychologique la plus récente. Par cela, il redéfinit de façon rigoureusement méthodique la « méthode intime » de Michelet que Monod avait appelé « imagination historique ».

Ces idées sur le rôle actif de l'historien, Febvre les pousse toutefois bien plus loin que Monod et les relie à son credo de l'« histoire-problème ». Grâce à l'imagination, servant d'abord à l'historien à formuler de façon claire et précise le « problème » qu'il se pose dans le cadre d'un certain travail, celui-ci est un agent actif dans la reconstitution du passé et non le récepteur passif des faits qui émergent des sources. Si ce principe méthodologique est d'abord un remède aux déficiences d'une histoire érudite où l'explication du passé se perd dans une masse de faits sans cohérence, c'est pour Febvre une façon d'assumer dans la science de l'histoire les apports les plus récents des sciences naturelles — la chimie, la physique surtout, où tout avait changé depuis l'« annus mirabilis » d'Alfred Einstein.⁵⁵ Le choc causé par la révolution einsteinienne, le « grand drame de la relativité », rend nécessaire, selon Febvre, de repenser la conception entière que l'homme se fait du monde et en particulier du temps, qu'on ne peut

⁵⁴ Lucien FEBVRE, *Michelet et la Renaissance*, Fernand BRAUDEL et Paule BRAUDEL (éd.), Paris, Flammarion, 1992, p. 110.

⁵⁵ L'importance pour Febvre des développements scientifiques qui obligent à changer totalement la conception du monde — partant la façon d'écrire l'histoire — explique aussi pourquoi les *Annales* en 1955 publient une nécrologie d'Einstein : Lucien FEBVRE, « Sur Einstein et sur l'histoire. Méditation de circonstance », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 10-3, 1955, p. 305-312. Voir aussi : E. CASTELLI GATTINARA, *Les inquiétudes de la raison... op. cit.*, p. 210.

plus désormais considérer comme une succession linéaire et homogène d'instants indépendante de l'observateur.⁵⁶ Par conséquent, l'historien en tant qu'observateur du passé est toujours impliqué dans l'objet qu'il étudie. Quand Febvre argumente que l'historien construit son propre objet d'étude, c'est donc pour lui la conséquence logique de la conception du temps qu'implique la physique einsteinienne. De ce constructivisme historien, Febvre désigne Michelet comme le devancier.⁵⁷ Une fois seulement que l'historien assume son rôle de créateur ou constructeur de l'objet d'étude, il parvient à une histoire totale, intégrale et vivante et accède à la « résurrection du passé », l'aspiration de Michelet que Febvre reprend à son compte.⁵⁸

Michelet est donc au moins selon deux sens un « père intellectuel » pour Febvre : un ancêtre lointain dans une généalogie d'historiens qui relève à la fois du domaine affectif et de la stratégie politique scientifique et un devancier sur le plan de la méthode et l'épistémologie de l'histoire.⁵⁹ À propos de ce dernier aspect, l'héritage michelétien lui a été transmis par son directeur de thèse, qui dans les dernières années de sa carrière s'efforçait d'en faire une lecture qui le rendrait fructueux pour une nouvelle histoire science sociale. Febvre apprend donc plus de ce « vieux maître » qu'il ne veut l'admettre par la suite. C'est cependant la version de l'histoire disciplinaire vantée par lui, avec tout ce qu'elle a de stratégique et tout ce qu'elle omet, qui finit par s'imposer. Ainsi, en 1974, la critique littéraire Françoise Gaillard remarque, à l'occasion d'une table ronde pour le centenaire de la mort de Michelet, que « certains historiens, malgré le discrédit que des courants positivistes ont jeté sur son œuvre, reviennent à Michelet comme un maître, [...] relecture dont l'initiateur fut sans doute Lucien Febvre ». ⁶⁰ Les cours donnés par Febvre au Collège de France pendant la Seconde Guerre mondiale ont sans aucun doute grandement contribué à cette association des deux historiens. Dans ses leçons il va s'approprier Michelet d'une troisième manière, pour des raisons politiques et civiques.

56 L. FEBVRE, « Propos d'initiation. Vivre l'histoire »..., *op. cit.*, p. 12.

57 *Ibid.*, p. 8.

58 LUCIEN FEBVRE, « À nos lecteurs, à nos amis. Face au vent. Manifeste des « Annales » nouvelles », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 1-1, 1946, p. 8.

59 Pour cette distinction : Herman PAUL, « Voorbeeld en voorganger. Robert Fruin en Godfried Kurth als vaders van de geschiedwetenschap », *BMGN. The Low Countries Historical Review*, 126-1, 2011, p. 30-53.

60 « Résurrection de Michelet. Table ronde animé par Françoise Gaillard et Paul Viallaneix, avec la participation de Roland Barthes, Jean Pierre Faye, Jean Gaulmier, Jacques Le Goff, Robert Mandrou, Claude Mettra, Madeleine Reberieux, Jacques Seebacher et Michel Serres », in Paul VIALLANEIX (éd.), *Michelet cent ans après. Études et témoignages*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, coll. « Romantisme. Études romantiques », 1975, p. 13.

Proclamer la renaissance au Collège de France

Les innovations scientifiques qui font de l'histoire une science sociale semblent à première vue la mener à un repli sur le monde académique, et lui enlever sa valeur civique. Dans sa leçon inaugurale à Strasbourg en 1919, Febvre dit effectivement vouloir libérer l'histoire du joug politique.⁶¹ Or, cela n'est pas pour retirer l'histoire de la cité, mais pour créer une science historique qui donne des orientations plus adéquates au monde moderne et stimule un esprit démocrate plutôt que nationaliste. Quand l'éclatement d'une nouvelle guerre, en 1939, l'oblige à une prise de position, Febvre le fait sous la forme d'un retour à Michelet. Il n'est pas le seul à renouer avec l'historien romantique : par exemple, le nom de Michelet apparaît soudain dans des notes de Bloch qui lit à ce moment-là sa biographie par Monod et *Le peuple* et calque sa critique de la faillite intellectuelle dans *L'étrange défaite* sur le récit de la Fête de la Fédération.⁶² Febvre va cependant beaucoup plus loin en lui dédiant deux séries de cours au Collège de France et en l'invoquant dans toutes sortes de textes, une réaction comparable à celle de Monod à l'occasion de l'affaire Dreyfus.⁶³ Michelet va faire figure de magistère ou juge suprême de la profession historique notamment dans des critiques de livres.⁶⁴ Un long compte rendu de trois livres sur l'histoire intellectuelle du XIX^e siècle paraît comme l'ébauche d'une étude sur Michelet parmi ses contemporains.⁶⁵ Plus politique qu'auparavant, cette nouvelle lecture de Michelet dans des circonstances de guerre va aussi mener Febvre à clarifier ses idées sur la vocation civique de l'historien.

La conduite de Febvre pendant la Deuxième Guerre mondiale a été l'objet d'une polémique virulente dans le monde professionnel des historiens et dans les colonnes du *Monde* à l'occasion de la parution de l'ouvrage *La France*

61 L. FEBVRE, « L'histoire dans le monde en ruines »..., *op. cit.*, p. 5.

62 Sur les notes de guerre de Bloch : Massimo MASTROGREGORI, « Due « carnets » inediti di Marc Bloch (1917-1943). « Quelques notes de lecture » e « Mea » », *Rivista storica italiana*, 110-3, 1998, p. 1005-1044. On trouve des références à Michelet dans : Marc BLOCH, *Apologie pour l'histoire. Ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1949, p. 109-110, note 4 ; *Ibid.*, *L'étrange défaite. Témoignage écrit en 1940. Suivi de écrits clandestins 1942-1944*, Paris, Armand Colin, 1957, p. 210. Le passage reprend une note de Bloch écrite pendant l'autre guerre, en 1915, qu'Ulrich Raulff considère comme une des matrices des *Rois thaumaturges*. Ulrich RAULFF, *Ein Historiker im 20. Jahrhundert. Marc Bloch*, Frankfurt am Main, Fischer, 1995, p. 277-278 et 327-328.

63 Voir le chapitre 5.

64 Lucien FEBVRE, « Une géographie des lettres françaises », *Mélanges d'histoire sociale*, 4, 1943, p. 83-84 ; *Ibid.*, « Parole, matière première de l'histoire », *Mélanges d'histoire sociale*, 4, 1943, p. 89-91 ; *Ibid.*, « Un appel à l'action », *Mélanges d'histoire sociale*, 5, 1844, p. 80 ; *Ibid.*, « Au temps des Cathares », *Mélanges d'histoire sociale*, 6, 1944, p. 117-118. *Mélanges d'histoire sociale* est le titre des *Annales* pendant l'Occupation.

65 Lucien FEBVRE, « À travers la pensée du XIX^e siècle », *Mélanges d'histoire sociale*, 4, 1943, p. 63-70.

à l'heure allemande de Philippe Burrin.⁶⁶ Sur la base d'une analyse de lettres échangées entre les deux directeurs sur la question de la continuation des *Annales* sous l'Occupation, Burrin classe Febvre parmi ceux qui se sont accommodés de la situation jusqu'à se compromettre avec l'ennemi. Dans un entretien, l'accusation se change ensuite en « collaboration ».⁶⁷ La charge n'était pas nouvelle : elle fait son apparition dans les années 1980 et s'appuie sur le fait que Febvre, ne s'étant pas engagé dans le maquis comme Bloch, a voulu continuer la publication les *Annales* en supprimant le nom de Bloch sur la couverture et malgré les objections de l'intéressé.⁶⁸ S'il ne s'agit nullement de passer sous silence le manque de compréhension de Febvre envers la position de Bloch — un juif, vivant en zone libre et voyant sa liberté d'action et d'expression se réduire — ni certains passages de ses lettres qui frôlent l'insinuation sur l'identité juive de Bloch, une incrimination trop rapide témoignerait d'un douloureux manque de nuance et de connaissance du personnage.⁶⁹ Tout se passe comme si à côté du choix de la résistance armée de l'un, l'autre devrait faire figure, pour des raisons de contraste, de bouc émissaire, selon un partage se conformant parfaitement au prestige scientifique qu'ils ont l'un et l'autre à l'heure actuelle. Cette interprétation semble plutôt résulter de la séduction d'un topique littéraire que d'un examen sérieux et ne peut rendre justice de la complexité de la question et des actes de Febvre, notamment parce qu'elle cache accessoirement les raisons que celui-ci peut avoir eu de dédier à Michelet ses cours pendant la guerre. Sans vouloir relativiser les différences dans les choix d'engagement des deux historiens et les tensions qu'elles ont entraînées, l'interprétation proposée ci-dessous prend au sérieux les explications que Febvre a donné lui-même de ses motifs et rend plus intelligibles son invocation de Michelet.

66 Philippe BURRIN, *La France à l'heure allemande, 1940-1944*, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 1995. Peter SCHÖTTLER, « Marc Bloch et Lucien Febvre face à l'Allemagne nazie », *Genèses*, 21-1, 1995, p. 75-95 et Marleen WESSEL, « Geschiedenis en sociale verantwoordelijkheid. De controverse rond Lucien Febvre », *Theoretische geschiedenis*, 22-3, 1995, p. 241-253 réagissent à Burrin et contiennent les références des articles du *Monde*, dont la réaction de Peter Schöttler, écrite avec Bertrand Müller, au livre de Burrin : « Faut-il brûler Lucien Febvre ? », *Le Monde*, 8 février 1995. Voir aussi sur cette question : Natalie ZEMON DAVIS, « Rabelais among the Censors », *Representations*, n° 32, 1990, p. 1-32. L'état de la question la plus récente est : Peter SCHÖTTLER, « La continuation des *Annales* sous l'Occupation. Une « solution élégante » ? », in Albrecht BETZ et Stefan MARTENS (éd.), *Les intellectuels et l'Occupation, 1940-1944. Collaborer, partir, résister*, Paris, Éditions Autrement, coll. « Mémoires », n° 106, 2004, p. 243-261.

67 *Ibid.*, p. 322-328 ; Véronique SALES, « Les Français à l'heure allemande. Entretien avec Philippe Burrin », *L'Histoire*, n° 183, décembre 1994, p. 92.

68 P. SCHÖTTLER, « Marc Bloch et Lucien Febvre face à l'Allemagne nazie »..., *op. cit.* retrace la genèse de l'accusation.

69 Cette interprétation nuancée est celle d'entre autres : M. WESSEL, « Geschiedenis en sociale verantwoordelijkheid. De controverse rond Lucien Febvre »..., *op. cit.*

Tout d'abord, aucun doute n'est possible sur les opinions antifascistes et antimunichoises des deux directeurs des *Annales* et sur leurs convictions politiques de gauche ; les différences concernent leurs idées sur la tâche de l'historien et les moyens de l'engagement intellectuel.⁷⁰ Quand la guerre éclate, et bien avant que ne se pose la question de la continuation des *Annales* sous leur double direction, Febvre considère « faire la revue » comme un devoir patriotique pour faire contrepoids intellectuel à l'idéologie nazie.⁷¹ Si les extraits de sa correspondance avec Bloch, que Febvre publie après la guerre, présentent la décision de continuer peut-être de façon trop facile – la sélection des extraits ne mentionnant pas les passages les plus blessants –, il ne faut pas nier que Hauser, lui-même assujéti aux lois antisémites, l'avait vivement applaudi.⁷² Il ne faut nier non plus que Bloch n'a jamais rompu avec Febvre et a continué à publier dans la revue, sous le pseudonyme facile à démasquer de Marc Fougères, ce qui n'était certainement pas sans risque pour le responsable de la publication. Pour Febvre, les *Annales* sont un phare de pensée, de raison et surtout de vie intellectuelle française dans un monde où l'Allemagne nazie veut imposer son idéologie raciste. Ainsi, en rétrospective, peut-il qualifier l'option de suspendre la revue comme une « désertion ».⁷³ « Maquis de la parole », comme l'appelait Marleen Wessel, c'est de la même façon que Febvre conçoit son cours au Collège de France, au cours duquel il déclare, en janvier 1940 : « Le Collège de France m'a confié le dangereux honneur d'enseigner « l'histoire de la civilisation moderne ». Or, ce qui est en jeu aujourd'hui, dans la guerre qui nous est faite [...] c'est précisément, en prenant les mots dans toute leur rigueur, la Civilisation, ne disons point moderne, ne disons point « occidentale », mais bien la Civilisation tout court ».⁷⁴

En automne 1942, au moment de la parution de son *Rabelais*, Febvre décide de consacrer ses cours au concept de « Renaissance » inventé par Michelet pour

70 A. BURGUIÈRE, *L'École des Annales. Une histoire intellectuelle...*, *op. cit.*, p. 63-64 ; B. MÜLLER, *Lucien Febvre. Lecteur et critique...*, *op. cit.*, p. 329.

71 Lucien FEBVRE, « À nos Lecteurs, à nos Amis », *Annales d'histoire sociale*, 1-4, 1939, p. 353-354.

72 Lucien FEBVRE, « Marc Bloch. Témoignages sur la période 1939 - 1940 », *Annales d'histoire sociale*, 1-1, 1945, p. 15-32. « Lettres échangées entre Henri Hauser et Lucien Febvre, lettre de Hauser à Febvre, 26 mai 1941 », in M. BLOCH et L. FEBVRE, *Correspondance*, vol. 3, *op. cit.*, p. 285.

73 L. FEBVRE, « À nos lecteurs, à nos amis. Face au vent »..., *op. cit.*, p. 1.

74 Leçon du 15 janvier 1940 (première leçon de la saison), AN/ EHESS, FLF, carton 14/9, « Clio IX, L'histoire de France et la race, et la géographie », leçon 1 « Comment la France a libéré son histoire de la race », fol. 2, citée dans : Yann Potin, « Avant-propos », in L. FEBVRE, *Michelet, créateur de l'histoire de France. Cours au Collège de France, 1943-1944...*, *op. cit.*, p. 19. « Maquis de la parole » dans : Marleen WESSEL, « Les « Combats pour l'histoire » de Lucien Febvre. Une relecture », *Rivista di storia della storiografia moderna*, 16, 1995, p. 93.

caractériser toute l'époque des xv^e et xvi^e siècles.⁷⁵ Ce sujet lui permet de réfléchir sur ses propres idées à l'égard de cette période dont la cohérence, partant la possibilité d'y appliquer un concept unifiant tel celui de « Renaissance », font l'objet d'un débat irrésolu.⁷⁶ Au fond, l'étude du « problème de l'incroyance au xvi^e siècle », menée par Febvre dans son livre sur Rabelais, présuppose cette unité dans l'esprit ou la mentalité de l'époque. Revenir vers Michelet est pour Febvre une façon de rendre compte de sa méthode et implicitement de la philosophie de l'histoire. Mais il y a plus : en reprenant ce sujet, Febvre se positionne comme le successeur légitime de l'historien romantique qui presque exactement un siècle plus tôt, comme Febvre se plaît à le rappeler, parlait de la Renaissance dans ce même lieu.⁷⁷ De ce point de vue, c'est encore un cas de mimétisme de son maître Monod. Ces cours ne prennent pourtant tout leur sens que lorsqu'on comprend que parler de la Renaissance, « Choc de deux mondes [...] l'un barbare, l'autre civilisé », dans ce lieu de libre pensée publiquement accessible, n'a rien de fortuit dans un Paris occupé par les troupes nazies.⁷⁸ Quand Febvre raconte que l'invention de la Renaissance par Michelet n'était pas, au premier abord, le résultat d'une réflexion désintéressée, mais née de souffrances personnelles et d'une amertume causée par le marasme politique, c'est, en fait, comme s'il parlait de son propre cas : « Je vous montrais que si Michelet avait constitué, aux environs de 1840, pour les besoins de son cours au Collège, un être historique nouveau — un être historique qu'il baptise Renaissance —, [c]'est parce que, de tout son être, il aspirait au renouveau. [...] [Q]uand il lance la Renaissance dans le monde, Michelet est un Français comme tant d'autres Français, dégrisé de l'ivresse de Juillet, et qui voit la France et le régime en laid, en plat, en

75 Ces trente leçons, données de décembre 1942 à avril 1943, ont été publiées en 1992 par Paule Braudel, à qui Suzanne Febvre, veuve de Lucien Febvre, avait confié le manuscrit : L. FEBVRE, *Michelet et la Renaissance...*, *op. cit.* Cette édition connaît malheureusement quelques défauts, notamment en ce qui concerne les citations que Febvre avait tirées des ouvrages publiés par Athénaïs Michelet, basés sur le journal de son mari. L'éditrice a cru « corriger » ces citations en y substituant des « passages authentiques équivalents » (p. 8) de l'édition Viallaneix-Digeon du journal que Febvre n'a jamais pu consulter. Le dossier sur Febvre aux archives du Collège de France, qui pourrait contenir des informations sur le public assistant aux leçons ou sur l'ambiance autour des cours, semble perdu depuis quelques années.

76 En effet, Michelet a été, avec l'historien suisse Jacob Burckhardt, le premier à élargir le concept de « renaissance », utilisé auparavant seulement dans des combinaisons comme « renaissance des arts » ou « renaissance des lettres », et à concevoir ce que l'on peut appeler en utilisant un terme de l'idéalisme allemand « *Zeitgeist* » de la Renaissance avec majuscule. Cependant, en 1919, l'historien néerlandais Johan Huizinga fait paraître son livre *Herfsttij der Middeleeuwen* (traduit en 1932 sous le titre erroné de *Déclin du Moyen Âge*, puis en 1975 sous le vrai titre de *L'Automne du Moyen Âge*) où il conteste cette interprétation de la période comme « renaissante ». Jo TOLLEBEEK, « « Renaissance » and « Fossilization ». Michelet, Burckhardt, and Huizinga », *Renaissance Studies*, 15-3, 2001, p. 354-366.

77 L. FEBVRE, *Michelet et la Renaissance...*, *op. cit.*, p. 28.

78 *Ibid.*, p. 180.

bourgeois ».79 Chez Michelet, l'espoir pour son propre siècle transparaît à tout moment dans son interprétation de la Renaissance ; chez Febvre, le même message est sous-entendu. Il le radicalise en outre, car il considère que c'est grâce à la sauvegarde de quelques lieux, où la force libératrice de la parole peut encore agir, justement comme le Collège de France, que pourra s'éveiller, un jour, une renaissance.⁸⁰

Ces cours permettent à Febvre de se rapprocher de Michelet sur le plan méthodologique. Il n'hésite pas, par exemple, à qualifier l'histoire de Michelet des deux mots qui expriment aussi ses propres ambitions en tant qu'historien de la civilisation : « [La méthode historique de Michelet] est totalitaire, car elle n'assigne pas à l'historien la tâche de faire revivre l'une ou l'autre des activités multiples dans quoi s'exercent les hommes. [...] Elle est synthétique, car il ne suffirait pas que les historiens étudient séparément l'histoire politique, ou l'histoire juridique, ou l'histoire artistique – chacun d'eux enfoncé dans sa spécialité et se désintéressant totalement de celle du voisin. Tout ce qui est de l'homme doit être étudié ensemble ».81 Il reprend en plus le mot même de Michelet que l'histoire doit être une « résurrection de la vie intégrale », rendant ainsi complète l'identification : « L'historien des civilisations ? Son souci n'est pas, dans le gros écheveau de l'Histoire où s'entremêlent des dizaines de fils multicolores [...] d'isoler un seul fil, de le dégager et de le suivre d'une extrémité à l'autre, bien soigneusement. Son souci, c'est tout au contraire de voir comment, dans quel ordre et dans quelles proportions, les divers fils se rapprochent et se mêlent, à une certaine époque, pour tisser la trame d'une civilisation particulière. Et il peut bien être persuadé que l'étude d'une telle civilisation, sa reconstitution, sa *résurrection* pour parler le langage de Michelet, ne doit pas aboutir à des généralisations arbitraires ».82 Enfin, Febvre avoue expressément que ce qu'il fait dans tout son travail n'est pour lui rien d'autre qu'« expliciter la pensée de Michelet ».83

Par l'abondance des citations de Michelet dans les cours, on a parfois l'impression que Febvre veut redonner voix à Michelet. En même temps, ses cours sont une imitation de ceux de Monod professés dans le même lieu : faute d'accès aux archives de Michelet, sa source principale est l'édition posthume des cours de son maître. La démarche de Febvre est tout à fait historiographique, c'est-à-dire qu'elle obéit à l'exigence historique d'observer l'objet d'étude dans son propre contexte historique, séparé de l'historien par la distance naturelle du

79 *Ibid.*, p. 225

80 Il le dit par le biais d'une citation de Stendhal à la fin de la dernière leçon : *Ibid.*, p. 396.

81 L. FEBVRE, *Michelet et la Renaissance...*, *op. cit.*, p. 108.

82 *Ibid.*, p. 27. Soulignage dans l'original.

83 *Ibid.*, p. 121.

temps et la distanciation auto-imposée de la méthode. C'est en le situant parmi ses contemporains que Febvre est en mesure d'estimer l'originalité de Michelet qui lui a permis d'inventer la Renaissance. En ce sens, étudier Michelet n'est pas aussi différent que de faire une recherche sur Rabelais. Cependant, tout comme Monod jadis, Febvre ne parvient pas totalement à historiser Michelet, qui reste pour lui aussi un collègue avec qui on peut discuter et ne pas partager le même avis. Il lui arrive parfois de corriger Michelet, tandis que d'autre fois il se justifie devant son public de ne pas le faire, car il ne sert à rien de critiquer un devancier qui n'a pas connu les progrès de la science des cent années passées, et car, de plus, Michelet est « un artiste », « unique » et « inimitable ». ⁸⁴ Entre les trois interprétations de Michelet – le personnage historique comme tout autre, le devancier partiellement dépassé, l'artiste unique et inimitable –, il y a des frictions dont Febvre ne semble pas s'apercevoir. En les tissant ensemble, il exploite toute l'ambiguïté qui est inhérente à la position de l'historien de l'historiographie, pour qui le passé à étudier est à la fois un « squelette » – pour employer un mot de Febvre –, un objet du passé avec lequel il n'a qu'une relation épistémologique, et en même temps intimement proche, toujours disponible pour réactualiser. ⁸⁵

La saison suivante, Febvre continue sa subversion intellectuelle du régime nazi en intitulant son cours « Michelet créateur de l'histoire de France ». Il va y faire l'éloge de Michelet, non plus seulement en tant que père de l'histoire et exemple de l'historien professionnel, mais aussi comme historien national, qui aurait doté la nation française d'une conscience de soi. L'évolution de la guerre se reflète sans doute dans ce choix du sujet : en 1942-1943 dans Paris, la guerre peut sembler interminable, mais l'hiver de 1943-1944 porte l'annonce de la délivrance. Même quand le débarquement de Normandie n'est pas encore envisageable et que la domination nazie se durcit encore, de plus en plus de gens sont prêts à croire que l'État français n'a pas le monopole de la nation et que sa « révolution nationale » abuse de cette appellation. En mars 1944, Febvre ose alors proclamer devant son auditoire qu'« État, Nation sont si bien distincts que l'histoire d'un grand pays est une suite, une longue suite, une suite ininterrompue de coups d'État contre la Nation, de révolutions nationales contre l'État » – parole qui, si elle avait été imprimée, lui aurait valu des répercussions sérieuses. ⁸⁶ Et Michelet, appelé à la rescousse en 1942 pour redonner espoir, est invoqué en 1944 pour éclairer la régénération nationale.

84 *Ibid.*, p. 146-148 et passim pour des corrections ; *Ibid.*, p. 239-240 où il explique pourquoi il ne corrige pas Michelet et les citations.

85 Pour le mot « squelette » : *Ibid.*, p. 53 et 240.

86 L. FEBVRE, *Michelet, créateur de l'histoire de France. Cours au Collège de France, 1943-1944...*, *op. cit.*, p. 405.

« [F]aire mon histoire de France, mon histoire de l'histoire de France » est donc le programme de Febvre de l'hiver 1944 – sujet urgent puisque c'est grâce à l'histoire nationale que les Français peuvent apprendre ce que leur nation a déjà dû endurer au cours du temps, et ce à quoi elle a survécu.⁸⁷ D'ailleurs, n'était-elle pas née d'abord d'« un esprit de résistance militaire » lors de la guerre de Cent Ans, incarné par les personnages de Jeanne d'Arc et du Grand Ferré ?⁸⁸ « Plus que jamais, en ce début d'hiver [...] », Febvre commence la saison, « pendant que se continue, en un rythme accéléré, cette grande liquidation, cette grande démolition d'un monde, matériel, mais aussi spirituel et moral, [...] nous sentons le besoin de nous raccrocher à quelque chose de fixe, à quelque chose de stable, à quelque chose dont nous pouvons, dont nous devons espérer la survie [...] : à la France. À la France, cette meurtrie, cette vaincue, cette cruellement vaincue... Mais enfin, combien de fois déjà au cours de l'Histoire n'a-t-elle pas touché le fond de l'abîme ? »⁸⁹ Dans la suite des leçons, le sujet historiographique du cours devient de plus en plus le prétexte pour Febvre de prêcher son credo national, offrant à son public parisien, dans les dernières séances, un message à peine déguisé du rôle que la capitale devrait jouer dans l'histoire nationale. Si le cours n'est plus comme l'année précédente un enchaînement de citations de Michelet, les effets rhétoriques que cherche Febvre sont d'autant plus forts, par exemple dans les kyrielles du mot « France », dont la fréquence augmente vers la fin de la série : « Une France qui commence au commencement, une France qui dans son histoire intègre la Gaule, une France qui restitue dans ses droits, dans leurs droits d'ancêtres, les Celtes. Une France qui n'a pas attendu je ne sais quelle étincelle barbare pour s'animer au souffle de la civilisation. Une France... je pourrais continuer longtemps ainsi ».⁹⁰

Or comment peut-on poser que Michelet a créé l'histoire de France, alors que toute une tradition historiographique sur la France a existé avant lui ? Pour répondre à cette objection, Febvre invoque la parole de Michelet lui-même qu'avant lui, la France « avait des annales, et non point une histoire », et que « [l]e premier [il] la vi[t] comme une âme et une personne ».⁹¹ Michelet, selon Febvre, prenait la nation elle-même comme base de son histoire au lieu de la limiter à un élément partiel de politique, d'économie ou de religion, ou de la dériver de la race ou du sol. Aucun de ces éléments – Febvre renvoie ici dos-à-dos Seignobos, Jacques Bainville, Augustin Thierry et François Guizot – ne prédomine dans la

87 *Ibid.*, p. 81.

88 *Ibid.*, p. 384.

89 *Ibid.*, p. 33.

90 *Ibid.*, p. 403.

91 J. MICHELET, « Préface de 1869 » ..., *op. cit.*, p. 11.

formation de la nation qui est la « synthèse vivante » de tous.⁹² Febvre commente longuement les premiers tomes de *l'Histoire de France* et de *Tableau de la France* pour montrer en quoi ils diffèrent du récit de Thierry sur la lutte éternelle entre les Gaulois et leurs conquérants Francs – un détour critique de la philosophie de l'histoire raciste, fondement idéologique du régime nazi. Parce que Michelet ne soumet l'histoire à aucun déterminisme, il décrit la nation comme une unité vivante, une représentation qui pour Febvre n'a rien perdu de son actualité.

Febvre pousse cependant plus loin son argumentation en alléguant que cet indéterminisme est éminemment français, conforme au « grand travail de civilisation dont [la France] a la charge ».⁹³ Ici s'opère un glissement remarquable qui curieusement mène Febvre près du camp des historiens nationalistes répudiés par lui. En 1944, il considère comme une particularité nationale française l'indéterminisme et le refus de téléologie qu'il a toujours prônés comme les principes d'une science historique moderne. Ainsi, le finalisme et le déterminisme ouvertement rejetés refont leur apparition par la petite porte : « Michelet, il est à la tête, il est le chef de file de l'histoire moderne de la France. De l'histoire de France telle que nous l'écrivons. Telle que nous la concevons, telle que nous la portons en nous, mais pas seulement comme un jeu d'images propres à nous divertir : mais comme un idéal propre à entretenir en chacun de nous la flamme française, la puissance française, la fierté d'être français, et participant de la France ».⁹⁴ Par conséquent, écrire l'histoire nationale à la façon de Michelet – c'est-à-dire comme la « synthèse vivante » que Febvre ambitionne aussi de faire – paraît en soi un acte de résistance intellectuelle à l'Occupation. Febvre tente de se présenter de plus en plus ouvertement en continuateur de Michelet. Ou plutôt : avec Michelet, non seulement l'histoire de France mais aussi la profession historique sont nées, selon Febvre, ainsi tous les historiens professionnels peuvent être considérés comme ses continuateurs. Febvre proclame alors dans les dernières minutes de son cours que pour tous les historiens : « C'est notre grande mission. C'est notre véritable mission » d'enseigner à la nation la « foi » en elle-même, tout comme Michelet le faisait un siècle auparavant.⁹⁵

Ce n'est plus simplement rappeler Michelet à l'actualité ; c'est réaffirmer une histoire qui prend la nation comme l'unité d'organisation la plus fondamentale et déterminante pour la vie de l'homme, le socle de l'évolution historique, et par conséquent l'objet d'étude privilégié. Febvre, qui a tant fustigé les historiens de la génération avant lui pour leur tendance nationale, n'échappe

92 L. FEBVRE, *Michelet, créateur de l'histoire de France. Cours au Collège de France, 1943-1944...*, op. cit., p. 63.

93 *Ibid.*, p. 35.

94 *Ibid.*, p. 272.

95 *Ibid.*, p. 406.

donc pas au « nationalisme méthodologique », c'est-à-dire « la présupposition que l'État-nation ou la société nationale soit la configuration sociale et politique naturelle du monde moderne », partant l'« unité d'observation restant constante à travers toutes les transformations historiques, la « chose » dont l'histoire est supposée décrire les changements ».⁹⁶ Ce nationalisme méthodologique est le corollaire scientifique du principe nationaliste que l'appartenance nationale représente l'attache la plus forte de l'homme qui prévaut sur des unités plus petites comme la famille ou la région et sur des unités plus grandes comme l'humanité, et dont la conséquence ultime est l'exigence de donner sa vie pour elle. Toujours présent de manière latente, il resurgit dans la pensée febvrienne dans le contexte de sa résistance intellectuelle. Si son nationalisme est certainement plus « ouvert » que celui des régimes nazi et de Vichy qu'il combat et s'inspire du discours à la fois nationale et universaliste de la tradition libérale et républicaine du XIX^e siècle, il n'en reste pas moins que son essentialisme national, que Febvre résume dans l'expression de Michelet que « la France est une personne », ne diffère pas en nature mais en degré.⁹⁷

Après la guerre, le thème du patriotisme continue à l'occuper : son enseignement, en 1944-1945, porte sur le concept de l'Europe – il se montre d'ailleurs assez pessimiste sur la possibilité d'une Europe fédérée – et ses cours des saisons 1945-1946 et 1946-1947 sont intitulés « Honneur et patrie », emprunt à la devise de la Légion d'honneur et aux émissions londoniennes de Charles de Gaulle.⁹⁸ Il y cherche les « sources du sentiment national en France », un sujet sur lequel il envisageait depuis 1942 d'écrire un livre qu'il ne termine finalement pas. En 1950, l'UNESCO le charge en collaboration avec le jeune historien François Crouzet d'écrire un manuel d'histoire dans une perspective internationaliste pour les écoles primaires françaises.⁹⁹ Non satisfait, le commanditaire refuse le manuscrit, car, en dépit des bonnes intentions pour stimuler un esprit ouvert et internationaliste, le récit semble surtout inscrire le patriotisme dans l'âme de l'enfant : « Tu participes aux destins d'une nation qui a joué dans

96 Andreas WIMMER et Nina GLICK SCHILLER, « Methodological Nationalism and Beyond. Nation State Building, Migration and the Social Sciences », *Global Networks*, 2-4, 2002, p. 302, 305.

97 Michel WINOCK, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, coll. « Points histoire », 1990, p. 37-40.

98 Lucien FEBVRE, « *Honneur et Patrie* », Thérèse CHARMASSON et Brigitte MAZON (éd.), Paris, Perrin, 1996 ; Marleen WESSEL, « « Honneur ou Patrie ? » Lucien Febvre et la question du sentiment national », *Genèses*, 25-1, 1996, p. 128-142. Sur le cours inédit de 1944-1945 : Marleen WESSEL, « Lucien Febvre et l'Europe. Aux frontières de l'histoire », *Yearbook of European Studies*, 4, *National Identity – Symbol and Representation*, 1991, p. 203-216.

99 Lucien FEBVRE et François CROUZET, *Nous sommes des sang-mêlés. Manuel d'histoire de la civilisation française*, Denis CROUZET et Élisabeth CROUZET (éd.), Paris, Albin Michel, 2012. Pour le contexte d'écriture et le refus final de l'UNESCO de le publier, voir en particulier le postface, p. 335-343.

l'histoire du monde occidental un rôle de premier plan. Tu es l'héritier et le bénéficiaire d'une des plus riches, d'une des plus belles civilisations qui aient rayonné sur une contrée, elle-même riche et belle. Cette civilisation, tu dois la conserver, l'enrichir et la transmettre à tes enfants, comme tes pères te l'ont transmise à toi ».¹⁰⁰ Le livre est d'inspiration tout à fait michelétienne : il débute, à l'instar du *Tableau de la France*, par un survol du paysage, adapté à l'univers mental des élèves du milieu du XX^e en le décrivant comme un vol d'avion. La présentation de la nation française comme un mélange de races diverses – un ensemble de « sang-mêlés » – suit la pensée de Michelet, toutefois Febvre emprunte la terminologie de l'ethnologie raciale de la fin du XIX^e et début du XX^e siècle encore en vigueur à cette époque.¹⁰¹ Le livre se clôt sur une réflexion sur l'essence d'être Français, qui consiste à être l'homme prométhéen de Michelet, par excellence : « Le miracle est là, dans cet énorme travail de « soi sur soi » comme disait Michelet, qui est le travail de nations forgeant leur esprit et leur âme – qui, pour ne parler que d'elle, a forgé d'éléments cependant disparates une France dont l'évolution continue n'a jamais su masquer la permanence ».¹⁰² Ainsi ce texte montre comment l'œuvre de Michelet continue, après la guerre, à servir à Febvre de base de pensée à sa propre situation. Il est probable que, vu la présence dans ses archives personnels de plusieurs dossiers contenant des notes sur Michelet, Febvre ait songé encore à écrire une étude importante le concernant.¹⁰³ Hormis un petit volume qu'il publie immédiatement après-guerre, ces projets n'aboutissent plus, possiblement parce que Febvre n'arrive pas à adapter son patriotisme michelétien de la guerre au monde d'après, qui nécessiterait une reconsidération plus profonde du concept de la nation.

La petite étude sur Michelet datant de 1946 s'inscrit tout à fait dans la configuration intellectuelle de la guerre : elle paraît dans la collection « Les classiques de la liberté », destinée à faire connaître au grand public des « auteurs classiques » qui pourraient éclairer ces temps incertains, et est publiée par Bernard Groethuysen et Jean Descoullayes dans une maison d'édition genevoise engagée dans la résistance française.¹⁰⁴ Le fait qu'on sollicite la participation de Febvre dans une série qui contient en autres des volumes de Jean-Paul Sartre sur Descartes, Groethuysen sur Montesquieu, Jean Fréville sur Lénine et Julien

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 19.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 20, p. 42-50.

¹⁰² *Ibid.*, p. 291. Référence à : J. MICHELET, « Préface de 1869 »..., *op. cit.*, p. 13.

¹⁰³ Renseignement de la part de Marleen Wessel.

¹⁰⁴ François LACHENAL, *Éditions des Trois Collines, Genève-Paris*, Paris, IMEC, coll. « L'édition contemporaine », 1995. Comme il s'agit d'une maison suisse, il n'apparaît pas dans l'ouvrage de base sur l'édition sous l'Occupation : Pascal FOUCHÉ, *L'édition française sous l'Occupation, 1940-1944*, 2 vols., Paris, Bibliothèque de Littérature française contemporaine de l'Université Paris 7, coll. « L'édition contemporaine », n° 3 et 4, 1987.

Benda sur Kant éclaire sur l'impact de ses cours pendant la guerre. Le sous-titre de l'opuscule, *La liberté morale*, indique le sens que Febvre donne à la pensée de Michelet sur la liberté : un exercice de résistance personnelle et intellectuelle plutôt que directement politique ou militante contre la logique aveugle de systèmes politiques menant à la catastrophe. *Le peuple*, écrit-il y a un siècle comme une critique de l'esprit de la Monarchie de juillet finissant, ce bréviaire patriotique de Michelet peut encore aider, selon Febvre, à résister à la faillite morale de Munich. Febvre impute, à l'embourgeoisement, qui aurait changé le républicanisme combattant en une idéologie de défense angoissée, et à la négligence de l'héritage de Michelet par les élites républicaines, le fait qu'on se soit retrouvé en 1938 devant un gouffre moral : « Il s'agit du tragique débat qui, depuis 89, depuis 93, ne cesse de mettre aux prises, en France, deux esprits : l'esprit de peur et celui qu'il faut bien nommer, en effet, l'esprit de révolution. C'est-à-dire de création ».¹⁰⁵ Avec ce réquisitoire contre les « bourgeois », Febvre présente, dans ce livre, un Michelet nettement à gauche, presque communiste et pour cela refoulé par des hommes politiques et historiens. Ce n'est pas par hasard s'il ne cite ni Monod, ni Jules Ferry, mais Jules Vallès.¹⁰⁶ En même temps, il dresse le portrait d'un historien préférant l'engagement par la plume au combat politique direct, comme s'il voulait justifier à travers Michelet son choix du « maquis de la parole ». Superposant liberté et patriotisme, Febvre présente l'esprit de résistance, cette liberté morale de Michelet, comme particulièrement français, le fruit de l'émancipation révolutionnaire de la nation française. C'est pourquoi il sélectionne pour la petite anthologie qui accompagne son texte des fragments de *l'Introduction à l'histoire universelle*, ouvrage où Michelet esquissait l'histoire comme une « éternelle protestation, comme le triomphe progressif de la liberté » aboutissant en France, et que Febvre loue comme un « hymne à la liberté et à la France, à la liberté à travers la France ».¹⁰⁷

Ainsi Febvre reprend à son compte — par le biais de Michelet — le nationalisme universaliste qui a caractérisé la gauche républicaine en France depuis le XIX^e siècle et qui, critiqué dès le début du XX^e siècle par les nouveaux courants de gauche et de droite, resurgit dans cette situation de guerre mondiale. Après la guerre, Febvre n'adapte plus guère sa pensée politique, ni historique d'ailleurs. Ce n'est pas seulement le cas en ce qui concerne son interprétation de Michelet, mais aussi des « combats » épistémologiques et de politique universitaire qu'il continue à mener contre Seignobos et consorts désormais complètement vaincus. C'est la tâche des historiens des générations suivantes

105 Lucien FEBVRE (éd.), *Michelet. Ou la liberté morale, 1798-1874*, Genève, Les Trois Collines, coll. « Les classiques de la liberté », 1946, p. 18.

106 *Ibid.*, p. 13.

107 *Ibid.*, p. 89. Jules MICHELET, « Introduction à l'histoire universelle », in *Ibid.*, *Œuvres complètes*, 2, 1828-1831, Paul VIALLANEIX (éd.), Paris, Flammarion, 1972, p. 229.

de repenser leur position face à l'histoire disciplinaire et au grand ancêtre Michelet. Avant de disparaître, Febvre leur donne cependant un nouveau moyen de le faire : en 1950 il met en route avec Daniel Halévy la publication intégrale du journal intime de Michelet pour laquelle il engage deux jeunes chercheurs. Les premiers qui répondent au défi d'une nouvelle lecture de Michelet sont les « nouveaux historiens », qui feront des *Annales* le centre d'une historiographie française au rayonnement mondial, et les spécialistes de la Révolution française, qui chercheront à combiner son héritage et le socialisme internationaliste d'Albert Mathiez.

Michelet et la nouvelle histoire

Avec la relance des *Annales*, sous leur nom d'origine, et la création de la VI^e section de l'École pratique des hautes études, Febvre assure directement après la Seconde Guerre mondiale l'avenir institutionnel de son projet historiographique. Il lègue ses activités à différents disciples : à Fernand Braudel et Charles Morazé la direction de la VI^e section, à Braudel et Robert Mandrou la revue, et aussi à ce dernier le projet d'un livre inachevé, enfin à Paul Viallaneix le soin de l'héritage de Michelet.¹⁰⁸ Le succès international de la revue et l'école qui y est associée et la conscience de continuer le projet intellectuel de deux historiens remarquables mènent à la cultivation d'un esprit de corps où des changements d'orientation sont conceptualisés comme une succession de trois ou quatre « générations ». Après la génération des deux fondateurs suit celle de la direction monarchique de Braudel chez qui des questions d'histoire économique souvent inspirées d'interrogations marxistes dominant. Elle est relayée par celle de « l'anthropologie historique » de Jacques Le Goff, Emmanuel Le Roy Ladurie et Marc Ferro et enfin, par une quatrième génération, moins bien définie et moins importante pour le présent propos, sous un comité de rédaction d'entre autres André Burguière et Jacques Revel. Dans quelques publications-clés des années 1970, la troisième génération s'est auto-proclamée « nouvelle histoire ».

Le mot « génération », qui indique d'abord un lien familial, n'est pas fortuit : en plus de décrire une succession au niveau du personnel et dans les orientations historiographiques, il est aussi un instrument d'autodéfinition d'une identité disciplinaire où l'émotionnel et l'affectif ont leur place. Dans ce sens, le mot « génération » relève du même langage que la métaphore de « père »

108 Le livre a finalement pu être publié sous les noms de Febvre et Mandrou ensemble seulement en 1998 en raison d'un veto de Braudel : Robert MANDROU et Lucien FEBVRE, *Introduction à la France moderne. Essai de psychologie historique 1500-1640*, nouvelle éd. revue et augmentée, Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », n° 52, 1998 [éd. originale : 1961].

ou « grand-père ». Chacune de ces générations a dû déterminer sa position face au legs intellectuel de la revue, c'est-à-dire l'histoire disciplinaire transmise par ses devanciers et les « ancêtres » qui figurent dans ce récit d'autolégitimation. Ainsi elles ont aussi dû définir leur rapport avec Michelet, toujours en fonction de leurs propres interrogations historiographiques. Ce qui suit n'est aucunement un inventaire exhaustif de la référence michelétienne chez tous les historiens auxquels on peut appliquer le label « nouvelle histoire ». Il s'agit surtout d'analyser la façon dont la « nouvelle histoire » se construit sa propre image à travers des textes programmatiques comme les leçons inaugurales ou les manuels de méthode, d'étudier la manière dont Michelet y figure et dont certaines figures de proue de ce mouvement historiographique se positionnent plus ou moins ouvertement dans son sillage.

Le premier, après la mort de Febvre, à se propulser en tête du mouvement, parfois au détriment de ses autres élèves, est Braudel. Sa nécrologie de Febvre qu'il appelle « le seul très grand historien français depuis Michelet » et un grand article programmatique lui valent d'être considéré comme le dauphin.¹⁰⁹ Contrairement à Febvre, il n'éprouve pas de passion particulière pour Michelet : il ne le mentionne pas dans son témoignage de ses années de formation écrit en 1972 et ne l'invoque pas non plus dans ses textes méthodologiques.¹¹⁰ Son intérêt porte d'ailleurs sur un tout autre terrain que celui de Michelet, à savoir l'organisation de la vie humaine selon les trois rythmes temporels structuraux, conjoncturels et du temps court. Quant à Braudel, ses maîtres à penser sont Febvre, grâce auquel il peut depuis son camp de détention de Lübeck continuer sa thèse sur la Méditerranée, Bloch et Berr.¹¹¹ À l'instar de Febvre, à qui il succède à la chaire d'histoire de la civilisation moderne, il invoque toutefois brièvement Michelet dans sa leçon inaugurale au Collège de France, l'occasion par excellence de rendre des hommages et de composer une généalogie intellectuelle.¹¹² Sur le tard, Braudel parvient à reprendre l'œuvre de Michelet au

109 Fernand BRAUDEL, « Lucien Febvre 1878-1956 », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 11-3, 1956, p. 289-291 ; *Ibid.*, « Lucien Febvre et l'histoire », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 12-2, 1957, p. 177-182 ; *Ibid.*, « Histoire et sciences sociales. La longue durée », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 13-4, 1958, p. 725-753.

110 Fernand BRAUDEL, « Personal Testimony », *Journal of Modern History*, 4, 1972, version française : *Ibid.*, « Ma formation d'historien », in *Écrits sur l'histoire*, vol. 2., Paris, Arthaud, 1990, p. 9-29.

111 Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949.

112 Fernand BRAUDEL, « Leçon inaugurale sur la chaire d'Histoire de la civilisation moderne (1950-1972) », in Pierre TOUBERT et Michel ZINK (éd.), *Moyen âge et Renaissance au Collège de France. Leçons inaugurales*, Paris, Fayard, 2009, p. 414-415. Françoise WAQUET, « Hommage académique et généalogie du savoir. Les leçons inaugurales au Collège de France (1949-2003) », in *Respublica academica. Rituels universitaires et genres du savoir, XVII^e-XX^e siècle*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2010, p. 101-122.

moment d'écrire une somme restée inachevée sur « l'identité de la France ». Si l'œuvre se trouve dans la continuité des ouvrages principaux de Braudel quant à son attention géographique et économique, elle est surtout un retour au grand récit narratif sur la nation à la façon de Michelet et Lavis, deux auteurs qu'il qualifie d'« inégalable[s] » et « indispensable[s] ».¹¹³ Quoique Braudel se veuille désintéressé, son livre respire d'un bout à l'autre son amour pour la France que l'auteur déclare au tout début : « une fois pour toutes : j'aime la France avec la même passion, exigeante et compliquée, que Jules Michelet ».¹¹⁴ Le récit présente l'unité de la nation française, malgré la diversité de son territoire et la longue formation de cette unité, comme un destin inscrit dès le début dans ce territoire même. La France est toujours déjà là, même lorsqu'il n'y a encore que des Celtes. C'est de la pure historiographie nationale héritée du XIX^e siècle. Et si Braudel tient à corriger Michelet presque chaque fois qu'il le cite, c'est au fond pour s'en rapporter à lui comme modèle, comme la référence centrale de l'œuvre.

Pour la génération d'après Braudel, celle de l'anthropologie historique, la référence michelétienne est beaucoup plus centrale, et cela dès le début, dans les années 1970. Mais il ne s'agit pas, ou du moins pas principalement, du Michelet du grand récit national. Le Goff, son principal avocat parmi les « nouveaux » historiens, affirme avoir éprouvé très tôt, à la lecture de Michelet et de Walter Scott, la fascination de l'histoire.¹¹⁵ Dans les années 1970, son interprétation de Michelet est très inspirée par celle, purement littéraire, de Roland Barthes. En effet, grâce à Barthes, qui d'ailleurs en 1960 rejoindra la VI^e section, et aux grands projets d'édition critique, Michelet était, au cours des années 1960, devenu à la mode, du moins dans un cercle d'amis petit mais influent autour de Le Goff, Viallaneix et Pierre Nora, le grand promoteur de la nouvelle histoire sur le marché éditorial.¹¹⁶ Cette passion de quelques jeunes hommes de lettres pour l'historien du XIX^e siècle a eu tout son rayonnement parce qu'elle pouvait être investie dans les développements de la discipline historique.

En 1974, la « nouvelle histoire » s'impose avec la publication de trois volumes collectifs sous le titre *Faire l'histoire*, une véritable œuvre-programme, qui

113 Fernand BRAUDEL, *L'identité de la France. I. Espace et histoire*, Paris, Arthaud, 1986, p. 10. Deux commentaires utiles mais totalement opposés de ce livre, souvent perçu comme un corps étranger dans l'œuvre d'un historien qui vieillit mal, sont : Maurice AYMARD, « Une certaine passion de la France, une certaine idée de l'histoire », in *Lire Braudel*, Paris, La Découverte, coll. « Armillaire », 1988, p. 58-73 ; Yves LACOSTE, « Braudel géographe », in *Lire Braudel...*, *op. cit.*, p. 171-218.

114 F. BRAUDEL, *L'identité de la France. I. Espace et histoire...*, *op. cit.*, p. 9.

115 Jacques LE GOFF, *Une vie pour l'histoire. Entretiens avec Marc Heurgon*, Paris, La Découverte, 2010, p. 96.

116 Sur Barthes et les campagnes d'édition des œuvres de Michelet dans la deuxième moitié du XX^e siècle, voir le chapitre 9.

inaugure la « Bibliothèque des histoires » de Nora chez Gallimard. *Faire l'histoire* met à l'ordre du jour tout un éventail de « nouveaux problèmes », « nouvelles approches » et « nouveaux objets ». ¹¹⁷ Quatre ans plus tard, les trois volumes sont suivis de *La nouvelle histoire*, ouvrage de référence commandé par la maison d'édition Retz dont Le Goff a, par la suite, regretté le titre par trop militant. ¹¹⁸ Ensemble, ces deux ouvrages marquent l'historiographie des années 1970 et ont incité à un renouvellement important de la recherche qui se traduit largement par la vulgarisation et la médiatisation avec de francs succès de librairies et des séries télévisées. Si les apports de l'histoire économique de l'ère Braudel ne sont pas niés, la nouvelle génération se caractérise par un pluralisme ou « émiettement » où l'histoire sociale et l'histoire des mentalités deviennent prépondérantes. Une direction que Nora rattache après coup aux nouvelles interrogations de la société contemporaine à la fin de l'ère de croissance continue. ¹¹⁹ On regarde l'anthropologie structurale, on revisite Bloch, et surtout, on s'intéresse à des sujets subalternes négligés auparavant comme la culture populaire, les marginaux et les sorcières. À ce sujet, des historiens des mentalités comme Mandrou et Alain Besançon vont redécouvrir *La sorcière* de Michelet, pendant longtemps peut-être son livre le moins compris. ¹²⁰ Chez Le Goff, l'invocation de Michelet va plus loin : il va présenter la nouvelle histoire des mentalités et l'anthropologie historique comme la réponse au défi posé par Michelet d'une histoire plus « matérielle » et plus « spirituelle ». ¹²¹ Et tandis que l'historien aujourd'hui « ne peut plus être Michelet, modèle désespérant par le haut et par le bas, géant aux pieds d'argile » car l'historien romantique ne possédait pas les méthodes adéquates pour répondre de façon scientifique aux questions qu'il se posait, Le Goff le compte avec Alexis de Tocqueville, Karl Marx et l'économiste allemand Werner Sombart parmi « les quatre grands du XIX^e siècle ». ¹²² Ailleurs,

¹¹⁷ Jacques LE GOFF et Pierre NORA (éd.), *Faire de l'histoire*, 3 vols., Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1974.

¹¹⁸ Jacques LE GOFF (éd.), *La nouvelle histoire*, Paris, Retz, 1978 ; J. LE GOFF, *Une vie pour l'histoire...*, *op. cit.*, p. 219.

¹¹⁹ Pierre NORA, « Côte à côte », in Jacques REVEL, Jean-Claude SCHMITT et Marc AUGÉ (éd.), *L'ogre historien. Autour de Jacques Le Goff*, Paris, Gallimard, 1998, p. 63.

¹²⁰ Alain BESANÇON, *Histoire et expérience du moi*, Paris, Flammarion, 1971 ; Robert MANDROU, « Présentation », in Jules MICHELET, *La sorcière*, Paris, Julliard, coll. « Collection littérature », 1964, p. 7-18.

¹²¹ Jacques LE GOFF, « Les mentalités. Une histoire ambiguë », in *Ibid.* et Pierre NORA (éd.), *Faire de l'histoire. 3. Nouveaux objets*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1974, p. 79 ; Jacques LE GOFF, « Présentation », in *Ibid.* (éd.), *La nouvelle histoire...*, *op. cit.*, p. 17. Fait référence à : J. MICHELET, « Préface de 1869 », ... *op. cit.*, p. 13.

¹²² Jacques LE GOFF et Pierre NORA, « Présentation », in *Ibid.* (éd.), *Faire de l'histoire. 1. Nouveaux problèmes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1974, p. XIII ; J. LE GOFF, « Présentation » ..., *op. cit.*, p. 14.

il l'appelle, avec Voltaire, François-René de Chateaubriand, François Guizot et François Simiand, un « père de l'histoire nouvelle ».¹²³

Cette position vaut à Michelet une entrée spéciale dans *La nouvelle histoire* écrite par Nora. C'est un texte qu'il faut prêter assez d'attention, car il constitue la matrice de la pensée de Nora sur l'histoire nationale à partir de laquelle son œuvre maîtresse *Les lieux de mémoire* va prendre naissance à la fin des années 1980.¹²⁴ Dans ce texte, Nora se positionne en historiographe : il lit Michelet comme faisant partie de l'histoire de l'histoire, retraçant ensuite la façon dont son œuvre a été interprétée et employée par les générations après lui. On peut dire ainsi que Nora est le premier historien de la réception de Michelet, un chercheur de sa vie posthume. En même temps, Michelet n'est toutefois pas une partie ordinaire de l'histoire disciplinaire – sinon il n'y a pas de raison de le traiter dans un livre programmatique tel que *La nouvelle histoire*. C'est pourquoi Nora examine les « fonctions multiples » que Michelet pourrait avoir pour le « Panthéon de l'histoire nouvelle » : celle de représentant de l'ambition d'une histoire totale, de précurseur d'une histoire écrite « d'en bas » et d'inspirateur d'un sentiment ethnologique du passé.¹²⁵ Mais, Nora avoue directement que « cette évocation ne peut être en même temps que profondément nostalgique d'une historiographie révolue », car l'ambition d'une histoire totale peut seulement être réelle tant que l'historien a le pouvoir de révéler la cité à elle-même.¹²⁶ Et cela, croit Nora dans les années 1970, n'est plus le cas, parce que la cité a désormais d'autres moyens à se connaître, mais aussi parce que la science historique elle-même a pris d'autres chemins, plus scientifiques, moins prophétiques. Dans ce contexte, l'historien ne peut plus mener un grand récit ; il ne lui reste qu'une « histoire en miettes », des explications partielles d'un passé morcelé.¹²⁷ *Les lieux de mémoire*, inventaire de souvenirs du passé national au bord de la disparition, sont précisément cela : sept tomes de miettes d'une histoire au « second degré ».¹²⁸

Or, c'est aussi à travers ces *Lieux de mémoire*, qui par leur volume même semblent montrer l'insatisfaction du créateur de cette histoire émiettée, que paradoxalement l'actualité de Michelet apparaît à Nora. Dans ses textes des années 1970, Nora rejette l'interprétation que Febvre donnait d'un Michelet nationaliste

123 Jacques LE GOFF, « La nouvelle histoire » in *Ibid.* (éd.), *La nouvelle histoire...*, *op. cit.*, p. 222.

124 Pierre NORA, « Michelet (Jules) », in J. LE GOFF (éd.), *La nouvelle histoire...*, *op. cit.*, p. 424-428. Ce texte reprend avec quelques variantes P. NORA, « Le troisième homme »..., *op. cit.*

125 P. NORA, « Michelet (Jules) »... *op. cit.*, p. 424.

126 *Ibid.*

127 *Ibid.*, p. 425.

128 Pierre NORA, « Comment écrire l'histoire de France ? », in *Ibid.* (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. 2, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997, p. 2230.

et « tricolore ». ¹²⁹ Mais en même temps, il semble profondément désireux du contraire et vouloir, comme Febvre, élaborer un double discours de libération d'une histoire nationale et de libération par l'histoire nationale. C'est ce que *Les lieux de mémoire* font aussi : leur approche serait la seule option qui reste pour écrire une histoire nationale quand l'évidence d'un passé partagé et les « milieux de mémoire » ont disparu, mais c'est une histoire nationale malgré tout, qui précisément rappelle dans la mémoire tous ces hauts-lieux du patriotisme républicain presque oubliés que Michelet incarnait. ¹³⁰ « Michelet, vert paradis des amours historiennes », écrit Nora dans *La nouvelle histoire* : « Toute l'historiographie contemporaine, dans ce qu'elle a de plus conquérant, résonne comme un long adieu à Michelet ». ¹³¹ Un adieu regretté, il faut bien le dire : l'extrême équivoque de son article est le reflet de la lutte interne que Nora mène, et continuera de mener, avec l'héritage michelétien. Ce faisant, il crée, par son texte aussi bien performatif que descriptif, l'image du « saint patron ». ¹³²

Le Goff poursuit la recherche de Nora sur les fonctions de Michelet pour la nouvelle histoire dans une préface à *l'Histoire de France* qu'il écrit à la demande de Viallaneix pour sa grande édition des *Œuvres complètes* de Michelet. ¹³³ Outre une analyse de *l'Histoire de France*, cette préface est aussi une réponse à la question de savoir comment Michelet, ayant dénoncé le Moyen Âge comme le négatif des temps modernes de libération, peut en fin de compte inspirer le médiéviste. Le Goff discerne trois ou quatre représentations différentes du Moyen Âge que Michelet aurait avancées à des périodes successives de sa vie et dont la première, l'originale, se trouve remarquablement proche de celle qui ressortit des recherches de la nouvelle histoire : « [S]i nous nous plaçons dans le domaine intellectuel et scientifique, le Moyen Âge de Michelet me paraît étonnamment accordé, je ne dirai pas à nos modes — ce serait dérisoire — mais aux tendances les mieux fondées, aux besoins les plus profonds de l'historien et, singulièrement, du médiéviste. Je crois même que sa leçon de méthode se double d'une fonction d'antidote à certaines modes et d'un rôle, encore, de précurseur, de guide, non dans la perspective d'hier, mais pour aujourd'hui et pour demain ». ¹³⁴ Or ce guide scientifique, loin d'être suivi aveuglément, est celui avec qui on peut dia-

¹²⁹ P. NORA, « Michelet (Jules) »..., *op. cit.*, p. 425.

¹³⁰ Pierre NORA, « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux », in *Ibid.* (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. 1, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997, p. 25.

¹³¹ P. NORA, « Michelet (Jules) »..., *op. cit.*, p. 425.

¹³² P. NORA, « Le troisième homme »..., *op. cit.*, p. 54.

¹³³ Jacques LE GOFF, « Michelet et le Moyen Age, aujourd'hui », in J. MICHELET, *Œuvres complètes*, 4..., *op. cit.*, p. 45-63, repris comme « Les Moyen Age de Michelet » dans : Jacques LE GOFF, *Pour un autre Moyen Age. Temps, travail et culture en Occident. 18 essais*, Paris, Gallimard, 1977, p. 23-47.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 43-44.

loguer. En effet, Le Goff prend plus de distance vis-à-vis de Michelet que Febvre ou Braudel, ce qui apparaîtra surtout dans des textes plus tardifs dans lesquels il désapprouve son nationalisme populiste et les remarques antisémites dispersées dans son œuvre.¹³⁵ Au niveau de l'écriture historique proprement dite, il va préférer Johan Huizinga à Michelet et dénoncer comme vaine, antiscientifique et même antihistorique l'idée de résurrection intégrale du passé, puisque c'est une négation du cours du temps.¹³⁶ Pourtant, Michelet lui reste proche aussi au niveau affectif, et son plus jeune collègue Jean-Claude Schmitt ne manque pas de rappeler que Le Goff au cours de son séminaire invoque Michelet de façon rituelle, ainsi que Bloch et son « vieux maître », Charles-Edmond Perrin.¹³⁷ Cela s'explique sans doute par les lectures de jeunesse, mais aussi par la coïncidence chronologique de sa réflexion sur Michelet et de ses efforts éditoriaux mais aussi institutionnels — car, de 1972 à 1977, Le Goff gère l'autonomisation de la VI^e section qui devient l'École des hautes études en sciences sociales — pour affirmer la nouvelle histoire dans le champ disciplinaire. Pour Le Goff, l'acquisition de la reconnaissance scientifique est donc étroitement liée à son retour sur Michelet, de sorte qu'il parvient à construire un lien d'influence ou de filiation qui est peut-être surtout cela : une construction.

Le Goff a une grande responsabilité dans la formation d'une identité disciplinaire pour la « nouvelle histoire ». Dans le nouveau genre auto-canonisateur d'ego-histoires, la référence à Michelet devient pour plusieurs historiens un leitmotiv qui permet de passer outre la rupture tant invoquée avec l'histoire scientifique traditionnelle et qui expliquerait le succès étonnant de la nouvelle histoire dans les années 1960-1980. Derrière l'image cohérente, il y a pourtant une multiplicité d'approches, d'intérêts de recherche, de convictions épistémologiques, méthodologiques et idéologiques. C'est pourquoi passer par Michelet n'est pas du tout une obligation : le successeur direct de Braudel au Collège de France, Le Roy Ladurie, qui après avoir étudié la petite société cathare de Montautou va s'intéresser au carnaval et à la sorcellerie, ne fait pas de référence à l'historien romantique lors de sa leçon inaugurale en 1973.¹³⁸ Dans *La sorcière de Jasmin*, il ne peut s'empêcher de le mentionner dans la bibliographie, mais sans lui vouer une réflexion explicite.¹³⁹

¹³⁵ Jacques LE GOFF, *À la recherche du Moyen Âge*, Paris, Seuil, coll. « Points histoire », 2003, p. 48.

¹³⁶ J. LE GOFF, *Une vie pour l'histoire...*, *op. cit.*, p. 98.

¹³⁷ Jean-Claude SCHMITT, « Le séminaire », in J. REVEL, J.-C. SCHMITT et M. AUGÉ (éd.), *L'ogre historien...*, *op. cit.*, p. 19.

¹³⁸ Emmanuel LE ROY LADURIE, *Leçon inaugurale faite le vendredi 30 novembre 1973 au Collège de France, chaire d'histoire de la civilisation moderne*, Paris, Collège de France, 1974.

¹³⁹ Emmanuel LE ROY LADURIE, *La sorcière de Jasmin*, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 1983.

Mais en même temps, Georges Duby assure que la mémoire de Michelet reste vivante au Collège de France, où il l'honore comme l'un de ses ancêtres dans sa leçon inaugurale en 1970. S'il reste un peu à l'écart de la nouvelle histoire au niveau institutionnel, poursuivant sa carrière à l'université d'Aix en Provence à l'abri du tohu-bohu parisien, il faut pourtant le considérer comme affilié pour ses intérêts de recherche. Il contribue à *Faire l'histoire* avec un article sur l'« histoire sociale et idéologies des sociétés ».¹⁴⁰ Par son talent de vulgarisateur, ses apparitions fréquentes dans les médias et l'attention qu'il porte à la qualité littéraire de l'œuvre historienne, il devient l'une des figures les plus connues du mouvement. Sa chaire d'« histoire des sociétés médiévales » au Collège de France étant été créée spécialement pour lui, il n'a pas l'obligation morale de commémorer ses devanciers, mais choisit cependant de mentionner Febvre, Bloch et Michelet. Il met sous l'égide de ce dernier le programme d'une histoire sociale qu'il lance dans cette leçon : « [C]e serait sans doute, péniblement, patiemment, passionnément, avancer dans la compréhension de ce tout dont l'histoire est celle des sociétés, et de tenter de le saisir, poursuivant le rêve de Michelet, « dans un puissant mouvement qui deviendrait la vie même » ».¹⁴¹ Or son attitude face à Michelet varie : en 1987 il préface une réédition de son *Tableau de la France*, où il dit placer « sans hésitation [...] sous son patronage mon œuvre et mes espoirs de création », mais en 1980, il se déclare « à la fois très fraternel, à l'égard de Michelet, et très irrité par lui ». Et si Duby maintient qu'il « est évident que l'apport principal de Michelet tient aux interrogations qu'il a posées », il critique ses confrères historiens pour avoir « brandi trop haut sa personnalité comme une espèce d'étendard ».¹⁴² Dans un entretien, quelques mois avant sa mort, il tranche définitivement : « C'est un classique de la littérature française plus qu'une source de référence pour les historiens d'aujourd'hui ».¹⁴³ C'est pourtant exactement la façon dont la référence michelétienne avait fonctionné, au début, pour lui tout comme pour Le Goff. Rétrospectivement, Duby reconnaît donc lui-même combien le lien filial entre la nouvelle histoire et Michelet est une création de quelques protagonistes personnellement touchés par son œuvre ou fortement inspirés par Febvre, son principal propagateur au moment où les futurs nouveaux historiens étaient à l'âge d'étudiant.

140 Georges DUBY, « Histoire sociale et idéologies des sociétés », in J. LE GOFF et P. NORA (éd.), *Faire de l'histoire. 1. Nouveaux problèmes...*, op. cit., p. 147-168.

141 Georges DUBY, *Les sociétés médiévales, une approche d'ensemble. Leçon inaugurale faite le vendredi 4 décembre 1970 au Collège de France, chaire d'histoire des sociétés médiévales*, Paris, Collège de France, 1971, p. 31, repris dans : P. TOUBERT et M. ZINK (éd.), *Moyen âge et Renaissance au Collège de France...*, op. cit., p. 469-489.

142 Georges DUBY et Guy LARDREAU, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1980, p. 92-93.

143 Georges DUBY, « Un précurseur. Entretien avec Georges Duby » (Propos recueillis par Gérard Khoury, juillet 1996), *Europe. Revue littéraire mensuelle. Numéro spécial : Michelet 200 ans*, 76, n° 829, mai 1998, p. 41.

L'histoire révolutionnaire de la « vulgate jacobine » au « révisionnisme »

À côté des historiens de la nouvelle histoire, une autre section de la discipline a dû aussi déterminer sa position vis-à-vis de Michelet : les historiens de la Révolution française qui suivent les chemins tracés par Mathiez, critique de ce pré-décesseur. Devenue domaine de spécialistes depuis la nomination d'Alphonse Aulard à la Sorbonne, l'histoire révolutionnaire se développe au ^{xx} siècle en interaction constante avec les historiens des *Annales*, puis la nouvelle histoire. Le parcours relativement autonome de ce spécialisme est en partie la contrepartie de la prépondérance du modèle braudélien de la longue durée parmi les historiens de la ^{vi} section qui faisait du phénomène révolutionnaire un sujet moins évident pour eux. Face à l'épanouissement de la nouvelle histoire, l'histoire révolutionnaire tend à être marginalisée et à se replier sur une approche socio-économique d'abord fructueuse mais qui s'étiole au cours des années 1970. Or, malgré des collisions récurrentes des deux traditions de recherche matérialisées par deux institutions – l'École des hautes études et l'Institut de l'histoire de la Révolution française à la Sorbonne, actuellement Université Paris 1 –, l'influence mutuelle est indéniable. Ernest Labrousse, par exemple, occupe de 1982 à 1988 la direction des *Annales historiques de la Révolution française* et la présidence de la Société des études robespierristes, après être passé par l'École pratique des hautes études et avoir été directeur de thèse de nombreux contributeurs à *Faire l'histoire*. En même temps, les historiens de la Révolution continuent la tradition d'un engagement politique marqué, issue du ^{xix} siècle. Leurs prises de position face à l'héritage intellectuel de Michelet relèvent souvent de ce double enchevêtrement.

L'interaction des historiens des *Annales* et les spécialistes de la Révolution est incarnée en la personne de Georges Lefebvre, qui contribue dès le début aux *Annales* de Bloch et de Febvre et dont l'ouvrage principal sur la Grande peur de 1789 est une histoire des mentalités selon une méthode proche de celle de Bloch.¹⁴⁴ Quoique né la même année que Mathiez, sa carrière correspond plutôt à celle de la génération suivante, puisqu'il ne soutient sa thèse de doctorat qu'à l'âge de cinquante ans. Après avoir succédé à Mathiez en 1932 à la tête de la Société des études robespierristes et des *Annales historiques de la Révolution française*, et en 1935 à Philippe Sagnac à la Sorbonne, il est le chef de file de l'histoire révolutionnaire et devient coresponsable, comme Aulard autrefois, de l'organisation de la commémoration de la Révolution en 1939. La rareté relative de références à Michelet, comparée au centenaire en 1889, lors de cette célébration du Front populaire, s'accorde avec la moindre importance que Lefebvre lui

144 Georges LEFEBVRE, *La grande peur de 1789*, Paris, Armand Colin, 1932.

aussi lui prête.¹⁴⁵ Issu d'une famille ouvrière du Nord, il se revendique socialiste marxiste, robespierriste, et disciple de Jaurès.¹⁴⁶ Il continue, du point de vue politique et historiographique, dans la voie esquissée par Mathiez d'une histoire sociale et économique engagée. Mais à la différence de Mathiez, qui par ce biais affrontait le républicanisme radical d'Aulard, il ne sent plus le besoin de combattre l'héritage de Michelet. Dans sa leçon inaugurale à Strasbourg en 1929, il discute Michelet, parmi les autres historiens bourgeois du XIX^e siècle, fait son éloge et en même temps celui de Louis Blanc et des auteurs de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française* pour son exploitation de sources d'archives.¹⁴⁷ Quoiqu'il termine sa leçon sur l'approbation que « Michelet restera toujours vrai en ce qu'il a fixé pour l'éternité les passions nobles et l'enthousiasme sacré dont nombre de ses contemporains, qui les avaient éprouvés, lui ont communiqué l'ardeur conservée sous la cendre », il ne lui accorde pas plus d'attention que Taine ou Tocqueville.¹⁴⁸ Lefebvre normalise donc la position de Michelet dans l'histoire disciplinaire ; il fait de lui sans plus un prédécesseur parmi d'autres. Son œuvre, où il examine comment la Révolution est vécue par la population des campagnes à la différence des expériences des bourgeois et des masses populaires dans les villes, peut être comprise comme une correction du concept du peuple unitaire et indifférencié de Michelet. Tandis qu'il dépasse Michelet au niveau du contenu, son estime pour lui semble pourtant s'accroître au cours des années : dans le cours d'historiographie qu'il tient en 1946, il consacre à Michelet un chapitre à part où il l'appelle « un éveilleur, un initiateur », qu'on « ne peut pas lire sans aimer l'histoire », mais dit aussi qu'il « n'est pas un maître » et malgré son érudition « pas un modèle » de méthode et qu'on ne peut le suivre « sans vérification préalable ».¹⁴⁹ Et si Michelet « a été vraiment, demeure notre grand historien national » les idées de Marx et l'histoire de Jaurès restent, pour Lefebvre personnellement, plus importantes.¹⁵⁰

145 Il convient néanmoins de remarquer qu'à l'occasion du cent-cinquantième en 1939, l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet est admis dans la Bibliothèque de la Pléiade de Gallimard : Jules MICHELET, *Histoire de la Révolution française*, 2 vols., Gérard WALTER (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 55 et 56, 1939.

146 Georges LEFEBVRE, « Pro domo », *Annales historiques de la Révolution française*, 19, n° 106, 1947, p. 188-190.

147 Georges LEFEBVRE, « Les historiens de la Révolution française. Leçon d'ouverture d'un cours public sur l'histoire de la Révolution », *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, 8-2, 1929, p. 43-50 et 8-3, 1930, p. 96-102.

148 *Ibid.*, p. 102.

149 Ce cours est publié de façon posthume sur la base d'un polycopié du Centre de Documentation Universitaire rédigé par Lefebvre lui-même : Georges LEFEBVRE, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p. 202-203.

150 *Ibid.*, p. 195.

Ainsi, Lefebvre pose les jalons historiographiques pour la plus grande partie du XX^e siècle, où l'heure sera à l'histoire sociale, dont Marx et Jaurès seront les inspireurs majeurs et qui s'affichera comme jacobine. Le point de départ commun à ce programme de recherche est l'interprétation marxienne de la Révolution comme bourgeoise, que ces historiens élaborent en un schéma explicatif selon lequel ce mouvement bourgeois a pu gagner en force grâce à une alliance avec diverses catégories populaires.¹⁵¹ Si tous ceux qui contribuent à ce programme de recherche ne sont pas marxistes stricto sensu, bon nombre d'entre eux ont été longtemps membres du Parti communiste français ou de la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO) fondée par Jaurès. C'est par exemple le cas d'Albert Soboul, qui complète par une analyse des sans-culottes parisiens la différentiation établie par Lefebvre à l'intérieur du peuple et qui, en 1968, est nommé à la chaire d'histoire révolutionnaire à la Sorbonne. Cette analyse, qui révèle l'hétérogénéité de la masse urbaine révolutionnaire, surpasse définitivement celle de Michelet, bien qu'elle en tire en partie son inspiration.¹⁵² Quelque chose de comparable s'était déjà produit en 1943 dans *La crise de l'économie française à la fin de l'ancien régime et au début de la Révolution*, la thèse de doctorat de Labrousse, qui sera plus tard le successeur de Soboul à la Société des études robespierristes. Ce travail extrêmement méticuleux d'histoire quantitative réfute définitivement la thèse misérabiliste sur les origines de la Révolution de Michelet, sans pour autant donner entièrement raison à la position opposée de Jaurès, puisqu'il montre que la croissance économique sur le long terme a été interrompue temporairement par une crise financière et fiscale dans les années qui précèdent directement l'éclatement de la Révolution. Pour marquer sa reconnaissance, Labrousse les cite cependant tous les deux en exergue.¹⁵³

Tandis que Michelet était, comme on l'a vu, à la mode dans les années 1970 parmi les partisans de la nouvelle histoire, à l'ère Labrousse-Soboul la référence michelétienne chez les historiens de la Révolution n'abonde pas. Disposant entre Marx et Jaurès de suffisamment de maîtres, on n'éprouve ni le besoin de l'invoquer ni d'ailleurs de le réfuter. De temps en temps, la mode michelétienne s'aventure jusqu'aux *Annales historiques de la Révolution française*, comme

151 Michel VOVELLE, « L'historiographie de la Révolution à la veille du bicentenaire », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 272, 1988, p. 115. Voir aussi : Jean-Numa DUCANGE, *La Révolution française et l'histoire du monde. Deux siècles de débats historiques et politiques, 1815-1991*, Paris, Armand Colin, coll. « Collection U », 2014 ; Alice GÉRARD, *La Révolution française. Mythes et interprétations (1789-1970)*, Paris, Flammarion, 1970, p. 121-126 ; Jacques GODECHOT, *Un jury pour la Révolution*, Paris, R. Laffont, 1974, p. 360-368.

152 Albert SOBLOUL, *Les sans-culottes parisiens en l'An II. Mouvement populaire et gouvernement révolutionnaire 2 juin 1793 – 9 thermidor An II*, Paris, Clavreuil, 1958.

153 Ernest LABROUSSE, *La crise de l'économie française à la fin de l'Ancien régime et au début de la Révolution. I. Aperçus généraux, sources, méthode, objectifs, la crise de la viticulture*, Paris, Presses universitaires de France, 1944.

dans le cas du compte rendu de l'étude de Barthes par Jacques Godechot, qu'il juge d'ailleurs être une « caricature ». ¹⁵⁴ Mais grosso modo, la référence à Michelet dans la revue des historiens révolutionnaires reste marginale. Cela changera en réponse au défi posé par divers « révisionnismes », dont le plus important pour le débat historiographique-politique en France et le plus menaçante pour l'histoire sociale marxiste est celui formulé, à partir de 1965, par François Furet et son beau-frère Denis Richet. ¹⁵⁵

Ces deux jeunes historiens en rupture avec l'histoire sociale labrousienne dans laquelle ils ont été éduqués s'en prennent, dans *La Révolution française*, à l'idée d'une révolution bourgeoise soutenue par le peuple et y substituent celle d'une révolution limitée aux élites qui ensuit par la mobilisation de diverses catégories populaires entre dans un processus de « dérapage ». ¹⁵⁶ Cette thèse annule non seulement celle, déjà chère à Jaurès, que l'épisode terroriste de la Révolution a été la conséquence déplorable, quoiqu'inévitable, des circonstances de menaces intérieure et extérieure, et celle, plus ancienne encore, du « bloc » ou de l'unité interne de la Révolution, mais elle abolit aussi le modèle explicatif de la lutte des classes qui forme la base de l'histoire sociale d'inspiration marxiste. La Révolution perd surtout dans cette analyse sa portée émancipatrice et sa nécessité, voire son efficacité, pour l'organisation sociétale. Ayant ainsi réglé son compte à l'histoire sociale, Furet continue sa révision intellectuelle et politique par une rupture violente avec le communisme auquel il avait longtemps adhéré. ¹⁵⁷ Elle s'achève en 1978 dans *Penser la Révolution française*, un essai qui développe une vue rétrospective sur ce cheminement et explore les possibilités de rendre compte de l'événement qui reste — ou est à nouveau — pour Furet « une origine, et un fantasme d'origine ». ¹⁵⁸ Le livre commence de manière programmatique par un texte intitulé « La Révolution française est terminée », une façon de rouvrir — Furet a dû le savoir — le débat malgré l'explication qu'il donne après coup qu'il a voulu exprimer en même temps un « constat » et un « vœu ». ¹⁵⁹ Que la Révolution soit un épisode fermé ne pouvant plus jouer dans le présent apparaît ensuite comme précondition à une étude scientifique sereine. Or, en tant qu'épisode fermé, il ne peut être étudié que comme objet historiographique et

¹⁵⁴ Jacques GODECHOT, « Compte rendu de Roland Barthes, *Michelet par lui-même* (nouvelle édition) », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 214, 1973, p. 629.

¹⁵⁵ Sur ce débat : Steven KAPLAN, *Adieu 89*, traduit par André CHARPENTIER et Rémy LAMBRECHTS, Paris, Fayard, 1993, en particulier la quatrième partie de cet ouvrage.

¹⁵⁶ Denis RICHEL et François FURET, *La Révolution*, vol. 1, Paris, Hachette, 1965, p. 170-173.

¹⁵⁷ Sur la trajectoire de Furet : Christophe PROCHASSON, *François Furet. Les chemins de la mélancolie*, Paris, Stock, coll. « Biographies », 2013.

¹⁵⁸ François FURET, *Penser la Révolution française*, republié in *Ibid.*, *La Révolution française*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2007, p. 94.

¹⁵⁹ « Une Révolution sans révolution ? Entretien avec Furet. Propos recueillis par Mona Ozouf, Jacques Julliard et Jean Daniel », *Le Nouvel Observateur*, 28 février 1986, p. 90.

non historique, c'est-à-dire dans une démarche comparable à celle qu'entreprendra quelques années plus tard Nora pour la mémoire nationale à travers les interprétations et les sens qu'on en a donné au cours du temps. La question est alors de savoir comment l'idée révolutionnaire a influencé la conception d'identité française a orienté son horizon d'attente. La réponse au questionnaire impliqué dans le titre apparaît ainsi quelque peu circulaire : pour penser la Révolution, il faut retourner sur les façons dont elle a été pensée. Or en même temps, cette réflexion sur la conception du phénomène révolutionnaire ouvre sur une nouvelle histoire du politique, car c'est dans le domaine politique et non dans celui du développement social qu'a eu lieu la rupture qui a permis la formation du concept de révolution.

La fin proclamée de l'ère sur laquelle la Révolution aurait agi et la critique frontale du « catéchisme » jacobin et marxiste mènent à une polémique que Steven Kaplan n'hésite pas à comparer à l'*Historikerstreit* allemand.¹⁶⁰ Forcé de se défendre, Soboul éprouve un soudain besoin de faire appel aux ancêtres, à la grande tradition de l'histoire révolutionnaire « classique », dont il se considère l'héritier et le gardien. Dans sa riposte aux « révisionnismes », il revendique le qualificatif de « jacobin » et l'histoire sociale comme « la seule qui, dans sa démarche de principe, ait été et demeure scientifique ». Jacobin, c'est pour lui « la compréhension et la fidélité à la cause du peuple, mais sans que l'historien abandonne aucune des impérieuses exigences de la méthode érudite et de l'esprit critique. Disons plus exactement : tradition progressiste de l'historiographie révolutionnaire, de Michelet à Lefebvre, en passant par Jaurès, Aulard et Mathiez ». ¹⁶¹ Oubliés donc les assauts acharnés de Mathiez contre Aulard et oublié son rejet de Michelet ! Soboul trace une ligne droite de Michelet à lui-même. En 1978, il termine un article sur Robespierre et le jacobinisme avec un passage du récit du 9 Thermidor de Michelet, rejeté jadis comme le grand dantoniste : « [L]aissons parler notre cœur. Ce bref épisode robespierriste qui a marqué à jamais l'histoire, où l'égalité sainte parut enfin descendre parmi les hommes pour répondre à leur attente millénaire, nul ne l'a mieux senti que Michelet en sa sensibilité frémissante ». ¹⁶²

À la mort de Soboul en 1982, Michel Vovelle lui succède. Ce dernier, malgré son aspiration à reconsidérer les diverses approches et malgré son affinité pour la nouvelle histoire, ressent le besoin de continuer le chemin tracé par son prédécesseur, par loyauté et pour défendre « une certaine idée de l'Histoire, une

160 S. KAPLAN, *Adieu 89...*, *op. cit.*, p. 627-641.

161 Albert SOBLOUL, « Historiographie révolutionnaire classique et tentatives révisionnistes », in *Ibid.*, *Comprendre la révolution. Problèmes politiques de la révolution française (1789-1797)*, Paris, Maspero, coll. « Textes à l'appui », 1981, p. 326.

162 Albert SOBLOUL, « Robespierre ou les contradictions du jacobinisme », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 231, 1978, p. 18.

certaine idée de la Révolution ».¹⁶³ À l'instar de Soboul, il revendique la tradition de Michelet, Aulard, Jaurès, Mathiez et Lefebvre.¹⁶⁴ Pour Vovelle, l'anthropologie historique, qu'il met en pratique dans ses propres recherches, est aussi bien un produit de la nouvelle histoire que l'aboutissement de l'histoire sociale labrousienne.¹⁶⁵ Il prend nettement position contre Furet dans la polémique sur le révisionnisme, qui, à partir de l'élection présidentielle de François Mitterrand et en amont du bicentenaire de la Révolution, ne peut manquer de devenir politique.¹⁶⁶ Président à partir de 1985 de la Commission de recherche scientifique pour le bicentenaire, Vovelle est omniprésent, dans les colloques scientifiques en France et à l'étranger, mais aussi dans les médias. Plus que Soboul, aigri par l'âge, Vovelle éprouve un certain plaisir à mener cette polémique : la critique et le renouvellement de la recherche ne l'effraient pas. N'empêche qu'il jette à la tête de Furet l'argument qu'il « faut aimer la Révolution pour la comprendre », une citation qu'Aulard avait dirigée contre Taine dans sa leçon inaugurale.¹⁶⁷ Cela revient en fait à refuser à Furet le droit à la parole. Cet « amour » requis implique une opinion politique selon laquelle le soulèvement révolutionnaire est un moyen juste et adéquat d'aménagement de la cité. Quant à Furet qui formule la question de savoir si la Révolution est nécessaire voire efficace, il ne semble pas vraiment l'aimer, contrairement à Michelet, Aulard, Mathiez ou Jaurès. Or si, parmi ces historiens, il y en a un seul qui a exalté la Révolution Aulard l'avait déjà mentionné c'est bien Michelet avant tous les autres. Par son amour de la Révolution, il a réussi, mieux que quiconque, à saisir la mentalité des révolutionnaires. C'est pourquoi Michelet reste la référence centrale pour Vovelle, ce qu'il exprime en préfaçant en amont du bicentenaire une anthologie des « Grandes journées » révolutionnaires de Michelet dans la collection populaire « Le livre de poche » : « Michelet reste non seulement un informateur précieux, mais aussi un des pères fondateurs dans le domaine de ce que nous appelons aujourd'hui l'histoire des mentalités. [...] Michelet historien n'en est

163 Michel VOVELLE, *Combats pour la Révolution française*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui. Série Histoire contemporaine », 1993, p. 7. Vovelle a aussi contribué à *La nouvelle histoire* : Michel VOVELLE, « L'histoire et la longue durée », in Jacques LE GOFF (éd.), *La nouvelle histoire...*, *op. cit.*, p. 316-343.

164 M. VOVELLE, « L'historiographie de la Révolution à la veille du bicentenaire » ..., *op. cit.*, p. 115.

165 Michel VOVELLE, « La mémoire d'Ernest Labrousse », in M. VOVELLE, *Combats pour la révolution française...*, *op. cit.*, p. 50.

166 M. VOVELLE, « L'historiographie de la Révolution à la veille du bicentenaire » ..., *op. cit.*, p. 117.

167 « Gazette du bicentenaire. Entretiens avec François Furet et Michel Vovelle, par Antoine de Baecque et Olivier Salvatori », *Le Monde de la Révolution française*, n° 1, janvier 1989, p. 28-29. Alphonse AULARD, « Leçon d'ouverture du cours d'histoire de la Révolution française à la faculté des lettres de Paris. 12 mars 1886 », in *Ibid.*, *Études et leçons sur la Révolution française*, 1, Paris, F. Alcan, 1893, p. 16.

pas relégué pour cela au rang des gloires littéraires du passé, [mais] un grand devancier, d'une étonnante modernité ». ¹⁶⁸ Dans un schéma où la foi en l'idée révolutionnaire est définie comme le critère qui distingue la bonne histoire de celle qu'on doit rejeter, les vieux opposants Mathiez et Michelet se retrouvent donc du même côté.

Contre ce renversement des alliances Furet met en jeu d'autres ancêtres : Tocqueville, et l'historien monarchique quasiment oublié Augustin Cochin. Si Tocqueville avait eu droit à un traitement élogieux dans *La naissance de l'historiographie moderne* de Lefebvre pour son analyse sociologique, il a eu nettement moins de retentissement dans l'historiographie ultérieure. Furet l'exhume, inaugurant ainsi une véritable renaissance de l'intérêt pour lui, parce qu'il a été selon lui avec Cochin le seul à analyser le fait révolutionnaire lui-même au lieu de reprendre l'auto-conception des acteurs de la Révolution sur leurs actions. La contrepartie logique est une critique de Michelet, qui précisément faisait de cette auto-conception des révolutionnaires le point de départ de son histoire en partie basée sur des témoignages oraux. *Penser la Révolution* comporte en effet une confrontation critique de Michelet et Tocqueville, qui au fond fait le procès des historiens marxistes. ¹⁶⁹ Toutefois, dans un texte paru dix ans plus tard, Furet se montre élogieux pour Michelet, précisément en raison de son intelligence des acteurs révolutionnaires. Mais c'est là un Michelet lu autrement, non pas comme un historien du social, mais comme un historien du politique. Ainsi Furet joue sur le double sens du mot peuple – concept très central pour Michelet qui concevait la Révolution entière comme son avènement ou sa prise de pouvoir –, comme catégorie sociale (*plebs*) ou corps politique (*populus*). ¹⁷⁰ Si l'histoire sociale de la Révolution s'est greffée sur le premier sens du mot, Furet propose maintenant de lire le texte de Michelet selon le deuxième sens. En révélant la rupture politique, Michelet est devenu « le plus grand des intercesseurs » entre l'auto-conception des révolutionnaires et la postérité, l'auteur de l'idée que la Révolution est l'origine de la nation française. ¹⁷¹ Tout en critiquant les conséquences téléologiques de la conception spirituelle qu'a Michelet de

168 Michel VOVELLE, « Préface », in Jules MICHELET, *Histoire de la Révolution. Les grandes journées*, Paule PETITIER (éd.), Paris, Librairie générale française, coll. « Le livre de poche », n° 4281, 1988, p. 10-11.

169 F. FURET, *Penser la Révolution française...*, *op. cit.*, p. 28-30.

170 Jacques JULLIARD, « Le peuple », in P. NORA (éd.), *Les lieux de mémoire...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 2359-2394.

171 François FURET, « Michelet », in *Ibid.* et Mona OZOUF (éd.), *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Paris, Flammarion, 1988, p. 1039. En 1990, Furet lui dédie en outre sa « Master-Mind Lecture » devant la British Academy : François FURET, « Michelet. Master-Mind Lecture », *Proceedings of the British Academy*, 76, 1991, p. 63-72. Olivier Remaud constate aussi ce tournant chez Furet : Olivier REMAUD, « Du démystificateur au portraitiste. François Furet au miroir de Michelet », *The Tocqueville Review / La revue Tocqueville*, 29-2, 2008, p. 27-36.

l'événement, Furet juge essentiel sa compréhension du poids du symbolique pour l'institution d'un domaine politique propre par le peuple qui s'est déclaré souverain. C'est pourquoi, en fin de compte, il considère Michelet comme indépassable, moins, cependant, comme guide de recherches que comme objet de l'historiographie.

Conclusion

Échapper à Michelet, cela semble donc impossible pour la discipline historique au xx^{e} siècle. Dans la plupart des cas, on l'invoque, de façon plus ou moins explicite et élaborée, pour légitimer telle ou telle approche, une problématique ou une méthode historique et pour assurer l'identité disciplinaire. Même pour ceux qui n'éprouvent pas besoin de relier directement à lui leurs propres activités d'historien, il paraît, par le poids même de sa réputation, incontournable dès qu'ils amorcent la réflexion historiographique. Michelet « pèse » encore dans la discipline, même s'il est moins lu. Moins lu par des historiens, il est en effet en la seconde moitié du xx^{e} siècle : les références explicites se résument dans la plupart des cas à la préface à *l'Histoire de France* de 1869, pour la nouvelle histoire, à *l'Histoire de la Révolution française*, pour les historiens de la Révolution. L'exception sont les historiens de mentalités qui découvrent *La sorcière*. Pour cela ils puisent d'ailleurs largement d'une nouvelle lecture, développée non par des historiens mais par des spécialistes des études littéraires, et qui sera traitée dans le chapitre suivant. En dépit de l'omniprésence de Michelet, il y a donc une certaine réduction, une banalisation de sa référence, qui va laisser libre cours aux littéraires à lui redécouvrir et développer des interprétations inédites de son œuvre.

C'est que sa façon d'écrire l'histoire, même pour ceux qui disent s'en avoir inspirés, ne peut plus être directement un modèle. D'abord, l'histoire en a plusieurs maintenant : Le Goff invoque Michelet à côté de Voltaire, Chateaubriand, Guizot et Simiand ; les historiens de la Révolution ont leur tradition où figurent Marx, Aulard, Mathiez et Jaurès ; Furet exhume Tocqueville, Cochin et, dans un moindre mesure, Edgar Quinet. Puis, il y a encore Berr, Bloch et Febvre, ces ancêtres pour le xx^{e} siècle. Et, s'ils le reconnaissent ou non, tous ont hérité de la discipline historique institutionnalisée au dernier tiers du xix^{e} siècle. À cette pluralité de maîtres et d'ancêtres répond une pluralité d'approches, de questionnements et d'opinions épistémologiques — l'émiettement revendiqué par Nora, vilipendé par François Dosse, mais somme toute inévitable dans une discipline qui a grossi énormément depuis la fondation de sa première revue

en 1876.¹⁷² Ensuite, le temps des sommes d'histoire nationale et la magistère de leurs auteurs semble, dans la seconde moitié du xx^e siècle, définitivement passé. Ce qui peut en rester, c'est une histoire « au second degré » par un collectif d'auteurs.

Febvre, au Collège de France, a encore essayé de marcher dans les traces de Michelet. Or le fait que c'est en partie au détriment de ses propres principes historiographiques montre déjà que, dans une histoire devenue science sociale, ce modèle, utile et inspirateur dans une situation de guerre, est du niveau scientifique en grande partie obsolète. Sur le niveau politique, Febvre a voulu relier à nouveau ce qui était détaché depuis l'essor du nationalisme de droite et du socialisme dès le début du xx^e siècle. Mais une fois l'immédiat après-guerre passé, l'issue de l'impasse auquel avait abouti la radicalisation du nationalisme est cherchée dans un européanisme auquel Febvre, fait révélateur, ne croit pas. Ce nouveau contexte demande une autre façon d'appréhender le monde, une autre façon d'être citoyen et donc une autre éducation que l'histoire nationale traditionnelle et sa corollaire dans l'enseignement ont à offrir. Febvre, lui, n'a plus su s'en adapter et a laissé aux générations après lui la tâche de le faire.

En partie, les manifestations programmatiques des années 1970 peuvent être comprises comme des façons d'assumer cette tâche et d'établir une nouvelle science de l'histoire au moment qu'elle n'est plus la science reine de la république. Pour rendre compte de leur succès éclatant, mais aussi pour s'ancrer dans le passé, les figures de proue de la nouvelle histoire construisent un récit sur leurs origines pour lequel ils font appel à l'histoire disciplinaire déjà canonique. Le lien de Michelet aux *Annales* et plus loin est en grande partie une illusion rétrospective, qui sert bien son but, basée sur quelques ressemblances : Michelet ne prélude pas directement leurs approches et la science historique aurait pu prendre de chemins totalement autres. Or le fait qu'on continue à se référer à Michelet témoigne aussi de la difficulté de dire véritablement adieu à cette histoire de jadis. Ce n'est pas seulement que la modestie est une tâche dure, mais aussi que la place laissée par l'histoire n'est pas prise par autre chose. De reine de la science républicaine, elle devient succès de librairie, comme pour montrer qu'il n'y a plus de grands récits mais qu'on aspire quand même à en avoir un. C'est aussi l'équivoque de l'appropriation de Michelet par Nora.

Les grands ancêtres continueront donc longtemps à hanter les historiens. Dans l'histoire révolutionnaire, où les règlements de comptes ont été particulièrement acerbes, cela s'exprime par un nouvel intérêt pour Tocqueville au détriment de Michelet. En effet, dans les années aux alentours du bicentenaire, la percée du révisionnisme furétien, dans le marché éditorial et auprès du grand public, mène à une appréciation nouvelle et généralisée de l'auteur de l'*Ancien*

172 F. DOSSE, *L'histoire en miettes. Des « Annales » à la « nouvelle histoire »...*, op. cit.

régime et la Révolution. Non seulement il a moins que Michelet de l'écrivain du grand récit unificateur et massif, mais il convient mieux aussi à la conjoncture historiographique des années 1990 qui redécouvre l'histoire politique mais d'une histoire du politique cette fois. Des gros volumes de Michelet, on ne retient finalement qu'une version banale, tellement banale, peut-être, qu'en 1990 on ne sent plus du tout le besoin de les lire. Malgré le fait que sa renommée est incontestable, aucun titre de Michelet ne figure parmi les cinquante titres mentionnés dans la « bibliothèque idéale des historiens », qui forme le résultat d'une enquête menée par la revue *L'Histoire* où les historiens professionnels en France choisissent les dix livres d'histoire qui les ont le plus influencés. Jean-Pierre Rioux remarque même explicitement dans son commentaire cette absence.¹⁷³ Mais si Michelet comme historien-prophète de la nation semble au début des années 1990 avoir perdu de son allure pour les historiens, rien ne permet de dire que ce recul est définitif. Au contraire, ce que Nora a appelé « l'ère de la commémoration », cette nouvelle conjoncture politique depuis les années 1990 où des questions d'identité, de nationalité et d'appartenance reviennent sur la scène politique et historique sous la forme de « commémorations » de toutes sortes, semble propice à un retour de Michelet.¹⁷⁴ Son héritage est là, stocké dans les institutions de la mémoire collective telles les bibliothèques et les universités. Il ne suffit que de l'interroger, de l'investir à nouveau à tout moment, dès qu'on en éprouve le besoin. En effet, quoique la tendance générale paraisse aller, dans la seconde moitié du XX^e siècle, vers une dépolitisation de Michelet et une absorption grandissante de son œuvre dans les études littéraires, il continue de temps en temps à être rappelé à l'actualité politique. Cette dynamique de deux tendances à première vue antagoniques sera l'objet du chapitre suivant.

173 Jean-Pierre RIOUX, « La bibliothèque idéale des historiens », *L'Histoire*, 133, mai 1990, p. 4-5. Tocqueville, en revanche, figure sur la liste à la dixième place.

174 Pierre NORA, « L'ère de la commémoration », in *Ibid.* (éd.), *Les lieux de mémoire...*, op. cit., vol. 3, p. 4687-4719.